

Y.D.

50/L

La Turquie Kemaliste

LA TURQUIE KEMALISTE

Revue paraissant tous les deux mois et publiée par la
Direction Générale de la Presse au Ministère de l'Intérieur.

No. 1 — Juin, 1934

SELECTIVE

50
1

GAZİ MUSTAFA KEMAL
Président de la République Turque



Les recherches nouvelles autour de l'Histoire Turque.

Nous publions ici le dernier article que Reşit Galip Bey, député d'Aydın, Secrétaire général de la Société pour l'Étude de l'Histoire Turque ait écrit, quelques semaines avant sa mort. Il l'avait composé spécialement pour la Turquie Kémaliste, et comptait le faire suivre d'une série complète d'études historiques. La mort prématurée de Reşit Galip, qui a été douloureusement ressentie par le pays tout entier, prive également la Turquie Kémaliste d'un collaborateur et d'un ami fort précieux.

I. — POURQUOI LES RECHERCHES ONT ÉTÉ ENTREPRISES

LES recherches et travaux sur l'histoire turque se trouvent être centralisés, depuis trois ans, à la Société pour l'étude de l'Histoire turque. Le fondateur de la Société est notre grand Chef, Son Excellence Gazi Mustafa Kemal, Président de la République, qui l'a prise sous son haut patronage, et dont il est personnellement l'animateur et le guide le plus attentif, le plus écouté.

L'Histoire turque, sous l'Empire Ottoman, avait été assujettie à deux courants successifs, nés de deux différentes conceptions de la politique d'Etat, et dont le premier était l'islamisme, le second l'ottomanisme. L'islamisme divisait l'humanité en deux camps: les Croyants et les Infidèles. Les régions où les effets de cette classification — que l'on peut également observer dans l'histoire du christianisme — peuvent être particulièrement étudiés sont celles de l'Eurasie, et d'une façon plus spéciale l'Asie antérieure et l'Europe. L'habitude, qui régnait dans ces régions, de diviser les groupements humains en Musulmans et Chrétiens, sans tenir compte des rapports de race et de nationalité, existe aujourd'hui encore dans plusieurs pays. Il est évident, néanmoins, que nous n'entendons pas affirmer par là que cette propension est spéciale à ces régions, et qu'elle n'existe pas dans les autres parties du globe, par exemple dans le Nouveau Monde.

Après la conquête de l'Égypte, le Sultan ottoman Selim Ier eut l'idée de ressusciter le Khalifat, dont on peut dire qu'il était complètement abandonné et mort à cette époque, et de poursuivre une très vaste politique d'union islamique. Cette politique, qui rapporta aux Turcs fort peu d'avantages et leur valut par contre de très graves désagréments, a laissé des traces profondes dans la marche de l'histoire turque. Cette même politique exigeait que la classe religieuse des *Ulémas* et leur chef le *Cheik ul-Islam* pussent jouir d'une grande influence et d'un rang politique comportant les plus vastes pouvoirs. Ce système dont les inconvénients n'étaient pas aussi apparents sous des Sultans de caractère autoritaire et fort, aboutit avec les souverains de faible volonté au triomphe du fanatisme, dont les effets se manifestèrent par un arrêt dans le développement de la vie intellectuelle turque et enfin aboutirent à une déca-

dence effarante. La décadence intellectuelle alla de pair avec la décadence politique.

La deuxième puissance politique consista, dans les organisations militaires. Celles-ci se divisaient en différentes catégories comme les Janissaires, les Sipahi, etc. Les Janissaires formaient la



majorité à Istanbul, siège de la Monarchie et du Khalifat. La classe religieuse conclut une alliance avec les organisations militaires. Alors l'autorité des Sultans disparut complètement, et il y eut même des siècles où cette autorité des souverains et leur tâche se bornèrent à l'administration de leurs palais et à la surveillance des constructions faites avec des sommes prises dans leur trésor. Le pouvoir requis pour la gestion des affaires de l'Etat était dévolu aux grands Vézirs, lesquels, ballottés entre les influences contradictoires de la classe religieuse, des militaires et de la Cour, étaient incapables de gouverner et se suc-

cédaient sans relâche. Quand les Sultans tentaient de goûter au pouvoir en s'occupant au moins des affaires municipales d'Istanbul, ils se heurtaient alors à l'opposition des Cadis de leur capitale.

Lorsque une tentative de réforme fut entreprise sous Selim III, le fait que les réformateurs avaient sur le peuple une influence bien moins considérable que les religieux et qu'il importait de créer une force armée nouvelle qui ne serait pas l'alliée traditionnelle des mêmes religieux imposa la nécessité de commencer par une refonte de l'organisation militaire du pays. Il était d'autre part d'une importance vitale de protéger l'Empire contre les ennemis extérieurs, possédant des armées organisées d'après les progrès scientifiques les plus récents et dotés d'un outillage moderne. Mais le régime militaire établi s'entendit avec la classe religieuse qui n'avait souci que de ses intérêts propres, et s'opposa à cette tentative. En 1807 éclatait le mouvement réactionnaire connu sous le nom de «soulèvement de Kabakçı Mustafa», et qui fut préparé par le grand Vezir intérimaire Köse Mustafa pacha et le Cheik-ul-Islam Topal Ata Efendi. La réaction ne put être vaincue malgré un contre-mouvement révolutionnaire dirigé par Bayraktar Mustafa pacha, mouvement qui fut victorieux mais ne donna pas tous les fruits qu'il était en son pouvoir de donner. Ce fait prouve très clairement, une fois de plus, que la bonne volonté ne suffit pas dans les tentatives de réalisation d'une grande idée ni dans les mouvements révolutionnaires nationaux.

C'est Mahmut II qui, lorsqu'il se vit assez puissant, put supprimer le corps de janissaires, parvenu au point le plus extrême de la dégénérescence et devenu impopulaire en raison de son irrespect de tout ce qui est sacré aux yeux d'un peuple et de son arrogance qui n'avait plus de bornes. Après la suppression des Janissaires, Mahmut II se crut libre de ses mouvements et voulut jouer le rôle d'un réformateur. Mais on peut dire que toutes les tentatives qu'il fit dans cet ordre d'idées se terminèrent par des mouvements de retraite. Mahmut II, obéissant aux suggestions de certains de ses familiers plus ou moins au courant des affaires du monde et de certains patriotes qui souhaitaient voir le pays délivré de l'enlèvement où il se trouvait, avait compris la nécessité de lutter contre le fanatisme qui tenait l'esprit national hermétiquement fermé à toutes les lumières de la science. Mais presque tout ce qu'il voulut réaliser aboutit à des résultats risibles, et cela malgré la passivité de la classe religieuse momentanément intimidée par les nouvelles organisations militaires. Le règlement vestimentaire de 1828, l'*iradé* de 1829 ordonnant de cacher les seize caisses de vêtements envoyés en cadeau par l'empereur d'Autriche, le *firman* de 1836 ordonnant aux dignitaires de l'Etat de laisser pousser leur barbe etc., sont quelques exemples du caractère ridicule du mouvement rénovateur et de ses résultats [1]. Mahmut II avait pendant de longues années hésité à demander au Cheik-ul-Islam le *fetva* requis pour la publication d'un journal officiel hebdomadaire — et cela deux

siècles après les premiers journaux publiés en Occident [2]. Il a fallu des siècles pour que les Cheik-ul-Islams Ottomans décidassent s'il était conforme ou non aux prescriptions religieuses de publier un journal et de donner un *fetva* à ce sujet. Il en avait été de même, quelque temps avant, pour l'imprimerie, et deux siècles avaient également été perdus dans ce domaine.

Ces observations liminaires tendent à relever spécialement le point suivant: c'est que la suprématie de la classe religieuse, dont l'influence a été aussi désastreuse sur le développement culturel et la civilisation de la nation que sur les destinées politiques de l'Etat, est également intervenue dans la forme d'élaboration de l'histoire turque et s'est efforcée de la dénaturer complètement.

Ainsi qu'il en a été depuis les temps les plus reculés dans plusieurs pays et, pour donner un exemple plus familier, dans l'Europe médiévale, la classe religieuse avait, dans l'Empire Ottoman également, la haute main sur l'éducation et l'instruction nationales, et étendait sa domination à l'école et au *medresé*, détenant de la sorte un pouvoir régulateur des courants culturels. C'est en s'appuyant sur cette force que la «Classe Noire» élaborait un schéma nouveau des lignes essentielles de l'histoire turque, où l'existence de la nation turque avant l'Islamisme était niée, ignorée. Ainsi, d'après l'histoire Ottomane, il n'existe aucun rapport entre le Turc d'avant l'Islamisme et le Turc d'après l'Islamisme. Les premiers y sont considérés des étrangers, à l'égal de tous les adeptes des autres religions. C'est un véritable délit que de parler de parenté de sang avec eux, et un péché mortel de se rappeler et surtout de rappeler qu'il y eut un temps où les Turcs professaient d'autres religions. Il est formellement interdit de parler de l'existence d'une civilisation, d'une science, d'un art turcs préislamiques. D'ailleurs, les peuples turcs musulmans désignaient la phase antéislamique de leur existence par les mots de «l'Ere de l'Ignorance». Le Turc Ottoman n'était pas autorisé à étudier, à connaître les périodes préislamiques de son histoire pour y retrouver les pages glorieuses qui sont à la source de l'orgueil national, de la confiance en soi d'une nation, de ses vertus et de sa puissance.

Le nom même du premier Sultan, qui fut par la suite donné à la nation et à l'Etat, et dont la forme originelle turque était *Otman*, fut déformée en *Osman*, qui est le nom de l'un des quatre familiers de Mahomet [3]. Les documents byzantins orthographient ce nom *Althman*, et dans un ouvrage écrit au nom d'une secte qui se séparait de la religion officielle de l'Etat, il est orthographié plus exactement *Otman* [4].

[1] Le *New Tidigen* d'Anvers commença à paraître en 1605, *La Gazette* (plus tard sous le nom de *Gazette de France*), en 1631 et le *Takvimi - Vakayi* de Mahmut II, en 1831.

[2] Gregorios Pachymeres: *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'Empire*, traduit sur les originaux grecs par Cousin, Paris 1673 (t. VI). (Cf. l'étude du professeur Akçura Yusuf Bey sur «La Fondation de l'Etat Ottoman et les sources principales de documentation.»)

[3] *Vilayetnamei Haci Bektaş* (Bibliothèque d'Ankara, exemplaire unique manuscrit): le nom *Otman* y est mentionné plus de vingt fois.

[4] *Histoire de Lutfi; Histoire de l'Enderm*, Hodja Hızır İlyas.

Le courant d'«Ottomanisme» a également eu une grande influence dans la manière dont l'Histoire turque a été défigurée sous l'Empire Ottoman et dans l'oubli où elle été laissée. L'Empire était formé des Turcs musulmans et chrétiens de l'Anatolie et de la Roumélie, d'éléments ayant plus ou moins oublié leur caractère turc et d'éléments non-turcs. La politique d'Etat ottomane, en ajoutant au principe de l'Islamisme l'Ottomanisme qu'elle entendait faire reconnaître comme une nouvelle formation nationale, poursuivait le but de remédier à l'aspect bizarre qu'offrait l'Empire, et à l'absence d'homogénéité dont souffrait sa composition. C'est ce qui fit que le terme «Turc» disparut presque entièrement des livres d'histoire, de même qu'il devenait peu à peu de tradition de réserver à des éléments non-turcs les charges les plus hautes de l'Etat. En effet, à la fin de ce courant qui dura près d'un siècle, il se forma un spécimen de nation, une miniature de nation composée de la Cour et de son entourage, — et ce modèle prouva qu'une telle expérience engendrait un peuple sans âme et sans idéal.

La dynastie Ottomane, de même qu'elle entendait condamner à l'oubli l'existence des Turcs avant l'Islamisme, de même ne souffrait point que l'on parlât d'un Etat et d'une nation turcs avant elle. Ce courant fut, spécialement après le Tanzimat, poussé si loin par les hommes d'Etat et les intellectuels ottomans que l'historien et poète Namik Kemal, lui-même, qui était considéré comme un grand patriote, n'hésita pas à écrire :

«Nous sommes les glorieux descendants de cette tribu d'Ottomans — qui d'une tribu ont fait un Etat victorieux du monde.»

Comme tant d'autres, Namik Kemal répète dans ces vers, en un style pompeux, que le nouvel Empire turc qui avait reçu le nom d'Ottoman était l'œuvre des débris d'une tribu et d'une famille, et niait aveuglément l'existence d'une nation turque, de cette grande race turque qui avait pris racine en Anatolie et en Roumélie bien avant la dynastie Ottomane. Ne nous occupons pas, pour l'instant, de l'histoire des temps plus reculés. Quand on songe que l'Anatolie était ornée d'un bout à l'autre des grandioses monuments de l'éclatante civilisation seldjucide, dont on s'étonnera toujours qu'elle ait été créée dans un si court espace de temps; et quand on songe aux invasions, faites durant des siècles, et chaque fois à l'aide de millions d'individus, des Turcs Huns, Avars, Hazares, Bulgares, Magyares, Peçeneks, Oguz et de

Kouman dans les régions commençant aux murs mêmes d'Istanbul et s'étendant jusqu'aux confins de l'Europe Centrale, ainsi qu'aux Etats et aux civilisations successives qu'ils ont créés, on est stupéfait par la profondeur de l'ignorance et par le sot aveuglement qui ont fait que la ridicule prétention comme quoi l'immense Empire nouveau était né selon la fameuse légende ottomane «de 450 tentes» ait pu être introduite dans les livres officiels de classe comme une version officielle, adoptée par l'Etat, des origines de l'Empire. Notre propre génération n'a-t-elle pas été au cours des derniers vingt-cinq ans de la Monarchie le témoin et l'objet de cette singulière méthode d'enseignement?

A la proclamation de la Constitution de 1918, on crut que l'Ottomanisme, c'est-à-dire l'utopie consistant à créer autour de la dynastie ottomane une nation Ottomane composée d'éléments divers, venait de se réaliser. En effet, les Turcs et les éléments non-Turcs, chacun suivant, bien entendu, un point de vue particulier, avaient salué avec une satisfaction un peu confuse la chute de l'absolutisme, le retour de la Constitution après un exil de trente ans et le début d'une ère parlementaire où tous les éléments ottomans seraient représentés. Hodjas et prêtres se jetaient dans les bras l'un de l'autre, les patriarches grec et arménien donnaient, avec le Cheik-ul-Islam, le spectacle de trois amis ayant longtemps éprouvé la tristesse de la séparation et qui se retrouvent inopinément, tandis que «comitadjis» Turcs, Grecs, Bulgares, Arméniens, Albanais et Arabes se félicitaient comme des camarades ayant réalisé un idéal commun. Ainsi, ce spectacle faisait de la «nation ottomane» un fait accompli. La politique d'ottomanisme, et particulièrement l'effort des hommes d'Etat et des intellectuels venus après le Tanzimat n'avaient donc pas été vains. La Constitution se trouvait avoir commencé à élever l'édifice de l'ottomanisme sur les fondements les plus solides, tels que l'affection mutuelle entre les divers éléments et la satisfaction que ces éléments trouvaient dans l'administration des affaires du pays.

Mais le rêve fut de courte durée. Il ne s'était pas écoulé cinq mois que les invités de la fête se réveillèrent avec un malaise et tinrent tout ce qui s'était passé pendant cette période pour les folies d'une ivresse sans mesure. Là-dessus, chacun se jeta hors du palais de cristal de l'esprit ottomaniste afin de dissiper son malaise et de respirer un air neuf — et cela se fit sans un «au revoir».

Tel est l'état où Gazi Mustafa Kemal trouva l'histoire turque.

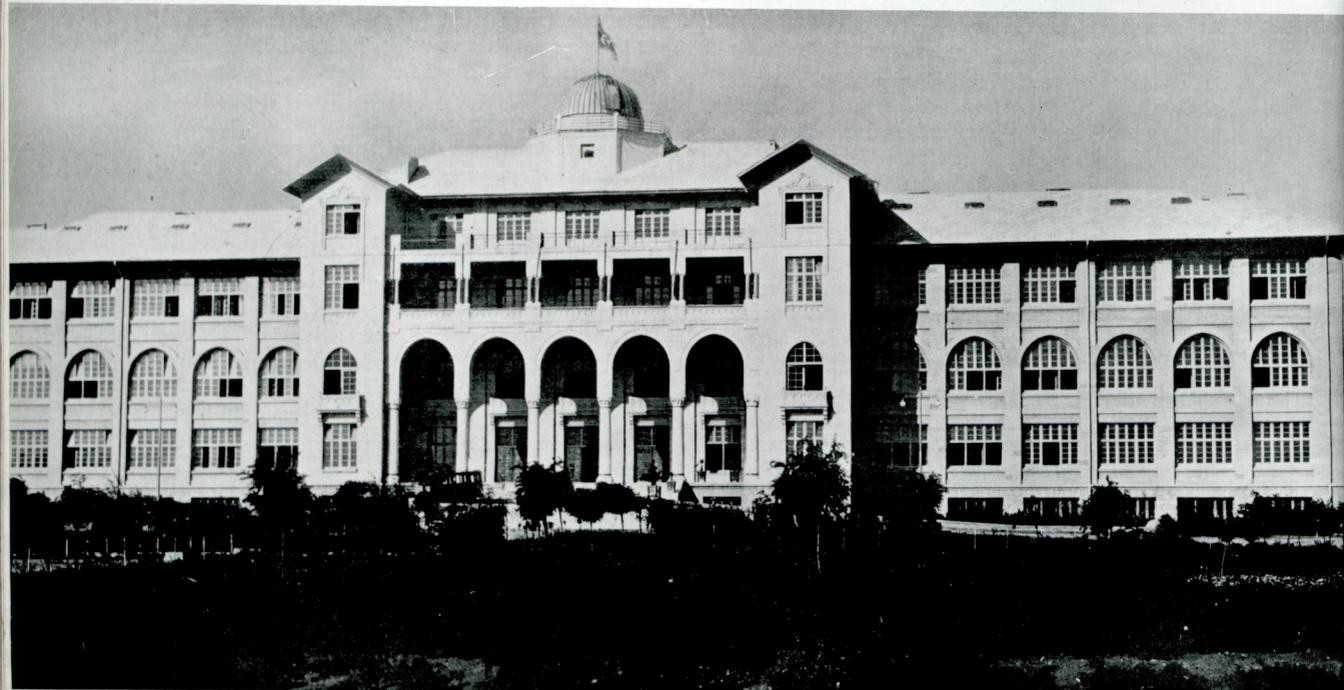
LE DEVELOPPEMENT de L'INSTRUCTION PUBLIQUE en TURQUIE.

ŞEVKET SÜREYYA
Directeur du lycée de
commerce d'Ankara

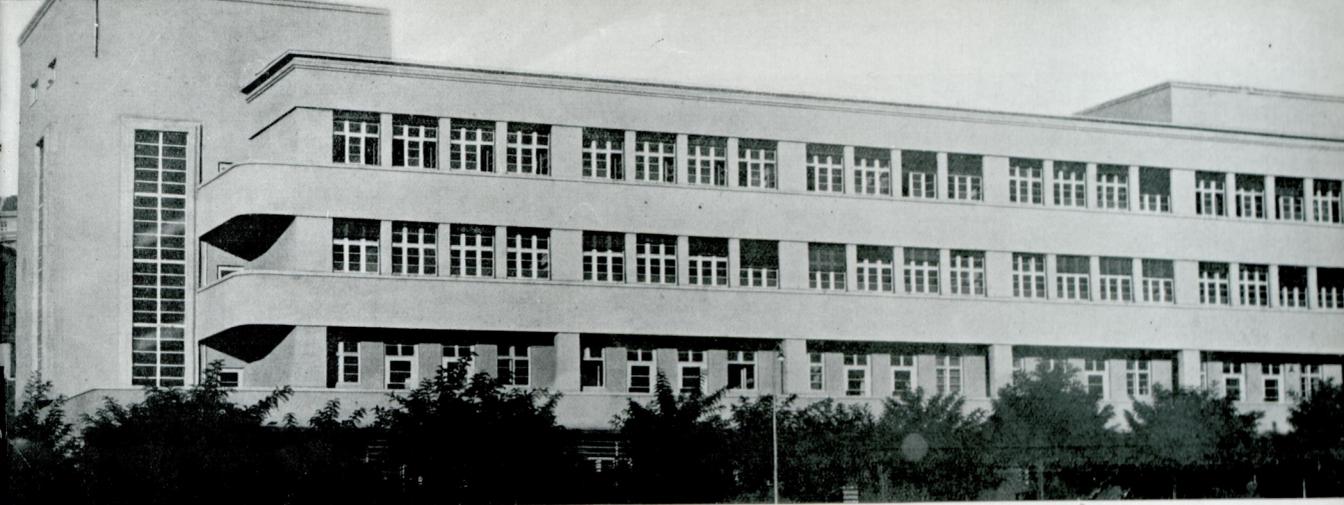
UN *aperçu historique.* — L'histoire de l'instruction publique en Turquie peut être divisée en deux périodes: celle qui précède la République et celle qui suit l'instauration de la République. Car ces deux périodes sont entièrement différentes l'une de l'autre, soit qu'il s'agisse de la politique suivie en matière d'instruction publique, soit encore du niveau qualitatif et de l'importance quantitative de celle-ci. L'instruction publique d'avant l'ère républicaine présente elle-même deux phases distinctes; 1^o la période pendant laquelle l'éducation et l'enseignement étaient le privilège exclusif des *medressés*, et 2^o la période où les établissements scolaires religieux ont vécu côte à côte avec les écoles de type européen. La *medressé*, c'est-à-dire l'établissement scolaire des-

tiné à dispenser l'éducation et l'enseignement selon un système religieux, fut légué aux Turcs Ottomans par les Etats turcs qui les précédèrent (comme les Seldjucides). Dès le VIII^{ème} siècle, de grands *medressés* existaient dans les villes d'Irak, et plus tard dans les villes du Khorassan, de Mésopotamie et d'Egypte. A cette époque, ces établissements étaient les lieux où s'enseignaient la philosophie grecque, dont l'Islam avait hérité, et les sciences positives qui s'épanouirent librement dans le monde musulman du Moyen-Age, alors que cela leur était interdit en Europe.

Dès que les Turcs ottomans eurent fondé leur Etat, ils créèrent à İznik leur premier *medressé*, à la tête duquel passa Alaeddin Pacha, fils aîné du premier souverain Osman bey, après qu'il eut renoncé à ses



L'Institut Gazi à Ankara.



L'Institut de jeunes filles d'İsmet İnönü à Ankara.

droits sur le trône. Mais le développement des *medressés*, chez les Turcs Ottomans, ne commença réellement qu'après la prise d'Istanbul, qui devint à cet égard un grand centre.

Par la suite, il se produisit une sorte de division de travail entre les *medressés* créés par Fatih Mehmet — où celui-ci donna personnellement lecture du premier cours — et les *medressés* de Süleymaniye fondés par Süleyman le Législateur. Les *medressés* de Fatih se bornèrent à l'enseignement des sciences religieuses, tandis que ceux de Süleymaniye devenaient le centre des études médicales, mathématiques, etc. Les dizaines de milliers d'étudiants originaires des pays d'Europe, d'Ibérie, des bords de l'Atlantique, d'Égypte, des Indes, de l'Asie Centrale furent, dans ces établissements, initiés aux sciences administratives et à la pensée islamique, en même temps qu'ils en devenaient les missionnaires.

La période de prospérité des *medressés* d'Istanbul et en général de Turquie dura jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Il y avait, à cette époque, des savants turcs qui pouvaient encore défendre la pensée libre contre le fanatisme du scolasticisme, placer et tenir les sciences positives au-dessus de toutes les autres et suivre le mouvement scientifique qui venait de commencer en Europe. Kâtip Çelebi, par exemple, est l'un de ces savants.

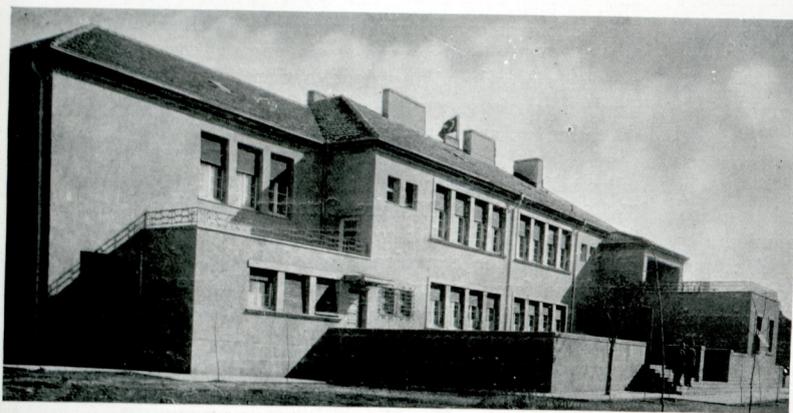
Depuis, les *medressés* sont entrés dans la période de déclin. L'enseignement des sciences positives y disparut; la pensée scientifique et la philosophie islamiques tournèrent au scolasticisme, et les *medressés* incarnèrent partout l'esprit conservateur et, peu à peu, la réaction et l'ignorance. Or, la période qui commence à la moitié du 17^e siècle est, en Europe, la période de prospérité scientifique. La mort du fanatisme médiéval, la naissance des sciences naturelles, des philosophies nouvelles, des sciences sociales datent de cette époque. C'est en raison du fait que la science et la pensée turques entrèrent dans une période de décadence à un moment où l'Europe connaissait un épanouissement considérable dans ce domaine, que la Turquie, au début des mouvements de rénovation qui se dessinèrent entre 1836 et 1850, se trouva en retard de deux siècles par rapport au ni-

veau intellectuel atteint par l'Occident. Ce retard intellectuel, par ailleurs, se trouvait complété par le retard considérable existant dans le domaine technique. Le temps qui s'est écoulé entre 1650 et 1850 a non seulement compromis la puissance intellectuelle de la Turquie Ottomane, mais encore, compromettant son ordre économique national en la privant de pensée scientifique, d'industrie nationale et de technique avancée, l'a finalement réduite à une demi-colonie, politiquement, économiquement et intellectuellement asservie.

Tel était l'état de l'Empire Ottoman au début du Tanzimat (1836). Mais ce mouvement réformateur, dû à la pression européenne, ne visait qu'à s'adapter d'une façon apparente à l'ordre politique et juridique établi en Europe. Car les hommes du Tanzimat étaient avant tout cosmopolites, et guère nationalistes. Aussi l'œuvre que le Tanzimat put réaliser dans le domaine culturel se borna-t-elle à la création d'établissements scolaires de type nouveau, destinés à préparer les éléments nécessaires au mécanisme de l'Etat européenisé. D'ailleurs les *medressés*, devenus des citadelles réactionnaires, ne permettaient pas, grâce à leur résistance, de faire davantage. Les *medressés* entendaient détenir le monopole de la science. Et même, lorsque fut fondée l'université d'Istanbul, les *medressés* exigèrent qu'elle fût désignée sous la dénomination de *Darülfünun* (Maison des Sciences appliquées, de la technique), car celles-ci étaient, à leurs yeux, le contraire même de la science, et peu prisées. Ainsi, c'est dans ces conditions que les hommes d'Etat du Tanzimat et leurs successeurs purent créer une université destinée à préparer les hommes de l'ère nouvelle, une faculté de médecine, une école de génie civil, une école militaire moderne et enfin une «Ecole civile» pour les futurs agents de l'administration. C'est à la même époque que furent aussi organisées les écoles primaires et secondaires qui, bien que loin d'être laïques, fonctionnaient selon un système différent des *medressés*, et offraient un caractère européen. De la sorte, le *medressé* et l'école d'Etat commencèrent après le Tanzimat à vivre côte à côte en Turquie, et la lutte entre ces institutions et les éléments qu'elles avaient



L'Ecole Normale de musique d'Ankara.



Le lycée de Commerce d'Ankara.



Un des bâtiments de l'Institut Agronomique d'Ankara.

préparés dura sans interruption jusqu'à l'instauration de la République. *La nouvelle Turquie à l'œuvre*. — Tel était l'état des choses dans le domaine de l'instruction publique lors de la fondation du nouvel Etat turc [1]. Les *medressés* se trouvaient dans un état de dégénérescence complète. Quant à l'école, elle ne répondait ni quantitativement ni qualitativement aux exigences de la vie nouvelle qui commençait dans le pays.

Il est vrai que des établissements d'enseignement supérieur comme l'Ecole militaire, l'Ecole civile ou l'Ecole de Médecine rendaient les services spéciaux qu'on attendait d'eux, et que les écoles secondaires converties après la Révolution jeune-turque en lycées de type français préparaient pour l'université d'Istanbul des éléments mieux formés. Mais la majorité quasi absolue des écoles primaires se trouvaient entre les mains d'anciens élèves des *medressés*, mal instruits et sans idéal aucun. L'enseignement hors de l'école était, lui, presque inexistant.

Ainsi, le gouvernement de la République avait, d'une part, à réorganiser les cadres de l'instruction publique et d'autre part, à appliquer les principes avancés qui sont aujourd'hui la caractéristique de notre po-

[1] On sait comment s'est fondé le nouvel Etat turc :

L'armistice qui mettait pratiquement fin à la guerre générale fut signé à la fin d'octobre 1918 à Mondros entre les représentants de l'Entente et le gouvernement Ottoman. Mais les Alliés, violant les clauses déjà assez lourdes du traité d'armistice, occupèrent les centres les plus importants de la Turquie Ottomane. Ils provoquèrent enfin, en mai 1919, l'occupation d'Izmir par les Grecs. Cet événement poussa à son comble l'exaspération du pays. Le 19 mai 1919, Mustafa Kémal débarqua à Samsun, et commençait à encourager, à stimuler partout la résistance nationale, qui s'organisa particulièrement dans la région d'Izmir. Le congrès d'Erzurum plaça Mustafa Kemal à la tête des organisations de la Défense des droits nationaux (23 juillet 1919), auxquelles le congrès de Sivas donna plus d'extension et de force. Le 27 décembre 1919, Mustafa Kemal se rendit à Ankara dont il fit le centre de la lutte nationale. La Grande Assemblée Nationale, qui y fut inaugurée le 23 avril 1920, prit en mains les destinées de l'Anatolie non occupée. Le gouvernement issu de la Grande Assemblée Nationale entreprit partout la lutte contre les forces d'occupation. La période qui s'écoula depuis cette date jusqu'au 9 septembre 1922 est celle de la lutte poursuivie sur le terrain militaire et sur le terrain politique. Mais lorsque, le 9 septembre, les Hellènes furent jetés à la mer, la Turquie prouva au monde entier sa vitalité et sa puissance. Son indépendance politique et économique fut consacrée par le traité de Lausanne signé le 24 juillet 1923 avec toutes les puissances alliées. Le nouvel Etat turc proclama, le 29 octobre 1923, la République et entra dans l'histoire du monde nouveau comme un élément de progrès jeune, victorieux et indépendant.

litique d'instruction publique. La tâche dévolue par la Révolution au personnel tout entier de l'instruction publique se trouve être accomplie d'une façon qui fait honneur à celui-ci.

Il conviendrait, afin de mettre le lecteur à même d'apprécier l'importance des résultats obtenus, de passer en revue les particularités distinctives propres à l'instruction publique en Turquie: car ces particularités sont telles, qu'elles impliquent une différence très considérable entre l'instruction publique de jadis et celle de l'heure actuelle et une différence tout aussi grande avec le caractère social des systèmes appliqués en matière d'instruction publique dans les autres pays.

Les bases actuelles de l'instruction publique. — Le premier des principes qui sont aujourd'hui à la base de l'instruction publique est celui de l'unification de l'enseignement. Jadis, l'enfant étudiait au *medressé* ou à l'école. Or, ces deux institutions, dont l'une représentait la réaction et l'autre les conceptions modernes, étaient ennemies l'une de l'autre. Mais, la loi du 3 mars 1924 unifia tous les établissements d'instruction et d'éducation. Les *medressés* furent abolis. L'enseignement passa entre les mains de l'Etat.

Il existe bien des écoles privées; mais leurs programmes sont les mêmes que ceux des écoles de l'Etat, et d'autre part elles sont soumises à un contrôle officiel sévère et permanent. Ces établissements sont obligés d'appliquer tous les principes qui sont à la base de l'instruction publique dispensée par l'Etat, et de n'engager que des instituteurs réunissant les conditions exigées du personnel enseignant de l'Etat. Le fait que, à une époque où dans presque tous les pays d'Amérique et d'Europe l'instruction des enfants est partagée entre les écoles dirigées par les religieux et les écoles officielles, les jeunes générations turques

sont entièrement instruites par l'Etat constitue l'une des grandes victoires de notre politique culturelle.

Le deuxième des principes auxquels nous venons de faire allusion consiste dans le laïcisme intégral en matière d'instruction publique. La Turquie est le seul pays au monde où le laïcisme a été adopté sans discussion et appliqué d'une manière complète. La religion, en Turquie, est entièrement séparée de l'Etat, et la Constitution turque ne renferme aucun article ayant trait à la religion. Ce principe a trouvé particulièrement dans l'école son application la plus totale. L'enseignement ni l'éducation religieuse ne sont pratiqués dans aucune école turque. La conscience de la jeune génération y est protégée contre toute influence et contre tout prosélytisme religieux. S'il n'y est fait aucun prosélytisme, il n'y est fait non plus aucune propagande anti-religieuse [1]. Les sciences positives exercent sans heurt leur influence dans l'esprit de la jeune génération. Le laïcisme absolu, sans discussion, est une autre immense victoire de notre politique culturelle, et qui fait que celle-ci non seulement présente un progrès énorme sur l'ancienne Turquie, mais place aussi, dans cet ordre d'idées, notre pays à la tête de tous les autres.

Troisième principe: démocratie. La Turquie est une République démocratique. La caractéristique, l'idéal de la nouvelle Turquie est d'être un «Etat sans privilèges ni classes». C'est pourquoi toutes les écoles turques sont gratuites, et chaque école est destinée à tout le monde. Les enfants appartenant à toutes les couches de la population y étudient côte à côte et y sont formés dans les mêmes conditions. Il existe, il est vrai, des élèves payants dans les lycées. Mais les

[1] L'école est laïque en Russie également. Mais on y fait de la propagande antireligieuse. Or, en Turquie, le laïcisme se trouve être institué dans sa forme la plus pure et la plus essentielle.



Une classe au lycée de commerce d'Ankara.



La jeune génération devant le Gazi.

sommes versées par les familles des élèves aisés servent à assurer l'alimentation de ceux-ci, qui sont internes. Quant aux externats, ils sont entièrement gratuits, de même que l'université, les écoles supérieures, les écoles professionnelles et les écoles primaires.

L'esprit et les principes démocratiques qui président à l'admission des élèves prévalent en même temps dans l'administration des écoles. Il n'existe aucune hiérarchie entre élèves. Et même, aucune séparation n'est imposée dans les classes aux bons élèves et aux mauvais, où les uns et les autres choisissent librement leurs places, et où il n'existe pas de «premier» ni de «second». Aucune distinction sociale n'y est admise. Les notes des élèves ne sont connues que de l'administration de l'école et des parents des élèves. Il n'existe pas de récompenses; d'autre part, les punitions ne sont pas rendues publiques.

En résumé, tout l'effort des écoles turques tend à supprimer la séparation entre l'école et la vie extérieure qu'imposent les murs de l'école, et de faire des élèves, en les maintenant en contact permanent avec les conditions de la vie, des êtres d'initiative qui agissent par eux-mêmes.

Un autre principe encore, tout aussi important que les précédents, est celui de l'enseignement mixte, œuvre de la République, et qui peut être citée comme modèle quant à ses résultats. Toutes les écoles primaires, toutes les écoles supérieures, toutes les écoles de commerce sont mixtes. Les lycées le sont en partie. Les jeunes turques masculines et féminines, tenues séparées pendant des siècles par les néces-

sités de la religion musulmane, vivent dans les écoles mixtes, dans une harmonie et un ordre incomparables. La collaboration, la participation commune à tous les actes de l'existence étaient à la base de l'organisation sociale des Turcs et Turques des temps anciens. Elles ont repris leur règne dans la nouvelle vie turque.

Alors que le système de l'enseignement mixte est encore en discussion en Europe, le problème se trouve être définitivement résolu en Turquie; il est devenu en quelque sorte un état naturel a, par là même, cessé d'être discuté.

Il convient aussi, dans l'énumération des conquêtes réalisées par la politique culturelle de la nouvelle Turquie, de signaler les modifications apportées aux systèmes d'enseignement et d'éducation. La Turquie, entendant introduire dans ce domaine les méthodes les plus neuves et les plus avancées, a appliqué celles-ci dans tous les établissements scolaires, et les cadres d'instituteurs formés en partie dans le pays même, en partie en Occident ou aux Etats-Unis, ont fait de ces établissements un vaste champ d'application des méthodes d'éducation et d'enseignement les plus évoluées.

L'Institut Gazi à Ankara est, dans cet ordre d'idées, devenu un établissement supérieur de premier plan pour ce qui est de la formation de ces établissements. L'institut prépare les instituteurs destinés à enseigner les sciences sociales et naturelles dans les écoles secondaires. Il y a été récemment annexé des sections destinées à préparer des professeurs de travaux manuels et de culture physique.

L'École normale de musique d'Ankara forme le cadre des professeurs de musique des écoles.

A côté des écoles mixtes, il faut aussi mentionner les écoles des Arts, les écoles de commerce et les écoles professionnelles de jeunes filles.

Les clichés que nous reproduisons ici donnent une idée de nos grands établissements d'enseignement. Quelques-uns concernent spécialement le lycée de commerce d'Ankara.

L'école de commerce d'Ankara, créée en 1925 dans deux salles d'un *medressé* délabré, fonctionne aujourd'hui dans un édifice des plus modernes, muni de l'outillage le plus perfectionné. Elle est devenue une institution de premier ordre, où se trouvent appliqués les systèmes d'enseignement les plus avancés. Tous les cours professionnels y sont pratiqués selon le système qui s'appelle la «méthode de laboratoire» et qui est basé sur les recherches et les études personnelles de l'élève.

Les élèves jouissent librement de tout l'outillage dont dispose l'école et s'en servent à leur convenance. Il y existe différentes organisations créées par les élèves, à la tête desquelles se trouve une coopérative, qui vend certains objets, fait fonctionner une table d'hôte, plus une «banque» des élèves qui reçoit des dépôts, d'épargne et procède à des prêts, assure les besoins des élèves en leur offrant la possibilité d'acheter à crédit en dehors de l'école et fait même imprimer les travaux des élèves.

Le développement quantitatif de l'instruction publique. — Le nombre des élèves et étudiants, depuis l'instauration de la République, s'est accru en Tur-

quie dans des proportions très considérables, dont le tableau ci-bas peut donner une idée.

	1923		1932	
	Filles	Garçons	Filles	Garçons
Ecoles primaires	50.000	250.000	195.000	360.000
Ecoles secondaires	500	5.000	7.500	22.800
Lycées	250	1.000	1.750	5.250
Université et écoles supérieures	285	2.914	716	4.853

Ces chiffres démontrent qu'en dix ans, le nombre des élèves a augmenté de 100 %. Cette augmentation a acquis une plus grande rapidité au cours de ces toutes dernières années.

Il convient aussi de relever que le gouvernement de la République accorde une égale importance à l'élevation du niveau culturel en dehors de l'école. En 1927 (année à laquelle la population de la Turquie était de 14.000.000 d'âmes), le nombre de citoyens et citoyennes sachant lire et écrire était de 685.000. En 1932, ce total était monté à 2.013.255. Pendant cet espace de temps, les Ecoles Nationales, destinées à apprendre à lire et à écrire aux adultes, ont délivré des certificats à 800.000 personnes.

En résumé, l'instruction publique en Turquie a réalisé depuis l'instauration de la République une Révolution complète et positive, au point de vue qualitatif comme au point de vue quantitatif. Il est clair qu'au cours de la deuxième période décennale où la République vient d'entrer, cette Révolution, ce progrès iront sur un rythme plus accéléré vers des victoires plus grandes et toujours plus fécondes.

IL



Ankara. — La rue
Necati - Bey.

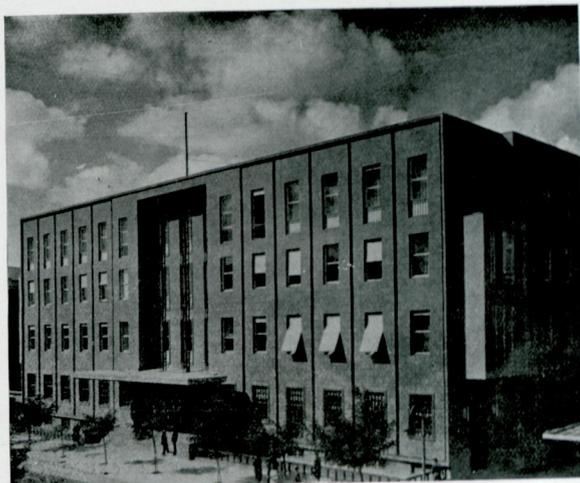
FAUT VENIR à ANKARA



Ankara. — Résidence du Président de la République.

DE très loin, vous verrez la silhouette d'une forteresse médiévale. Le plaisir que dispense ce spectacle peut être également puisé dans une belle photographie obtenue à contre-jour. Le temple d'Auguste est l'un des temples les plus complètement tombés en ruine. N'importe quel traité substantiel d'histoire vous offre l'image et les textes des inscriptions de ce temple. Les quartiers et la vie de la vieille Ankara peuvent paraître ternes et grossiers auprès de l'atmosphère plus subtile des vieux quartiers d'Istanbul. Quant aux trésors hittites de nos musées, seuls les archéologues et les historiens spécialisés peuvent s'y intéresser suffisamment.

Vous retrouveriez partout, en Asie, la nudité de la steppe qui entoure Ankara. Le ciel est haut, sans nuages, et l'aube et le crépuscule ont les particularités propres à ce ciel. Il est vrai que la topographie de la région est accidentée. Mais la nature accidentée du terrain ne remédie pas à sa nudité; elle rompt seulement la monotonie du spectacle qui s'offre à la vue des habitants de ce lieu.

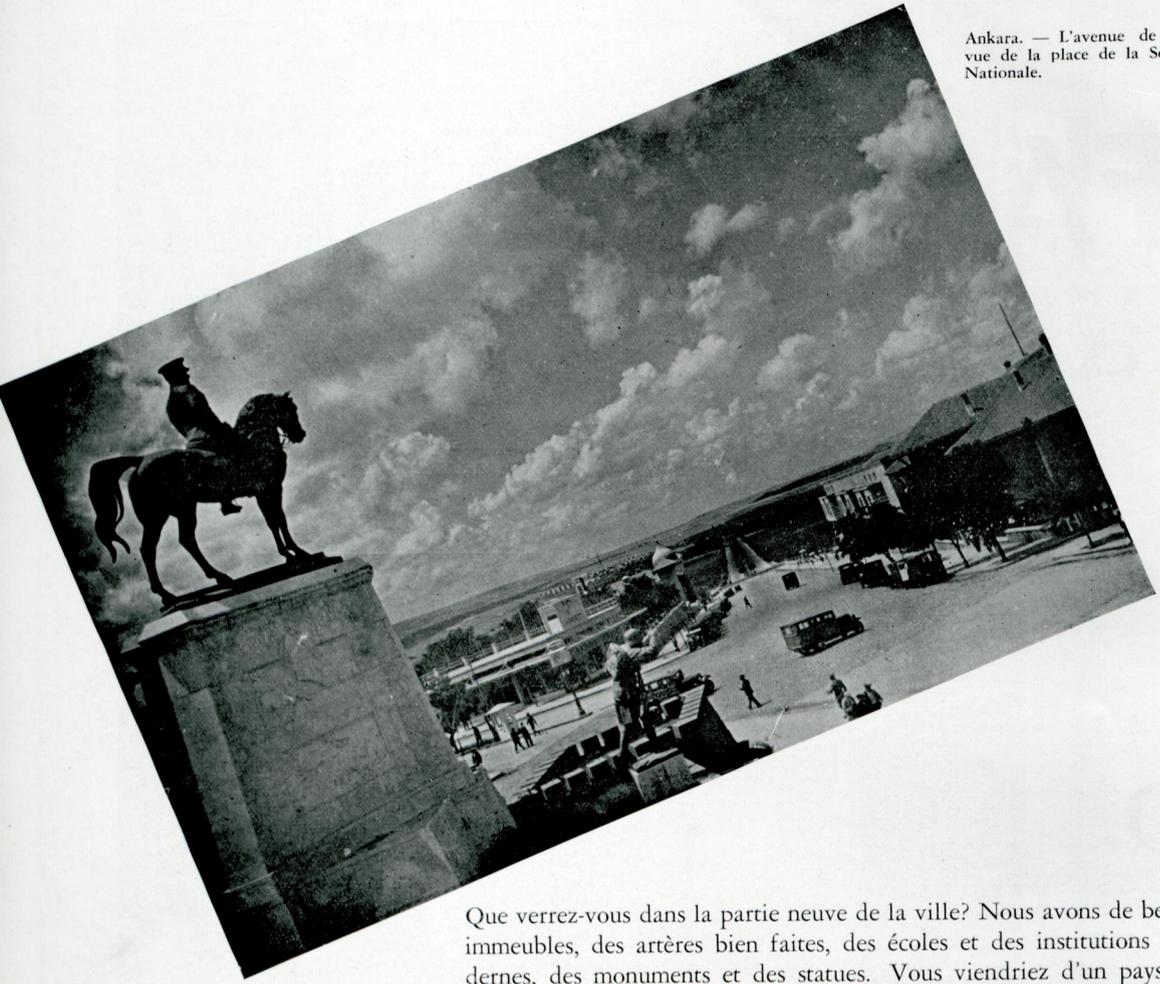


Ankara. — La Banque Centrale de la République.



Ankara. — Le palais du Croissant Rouge.

Ankara. — L'avenue de la Gare, vue de la place de la Souveraineté Nationale.



Que verrez-vous dans la partie neuve de la ville? Nous avons de beaux immeubles, des artères bien faites, des écoles et des institutions modernes, des monuments et des statues. Vous viendriez d'un pays où tout cela existe en abondance. Et même, vous pourriez trouver matière à critique pour certaines maladresses dans l'aménagement de notre Cité. Vous regretteriez que toutes nos rues ne soient pas macadamisées, que les édifices ne soient pas plus grands ni plus riches. Pourquoi, dans ce cas, viendriez-vous à Ankara? N'est-il pas plus doux de s'abandonner quelques jours de plus aux beautés d'Istanbul, de subir la magie de ses vieux palais et de ses murs?

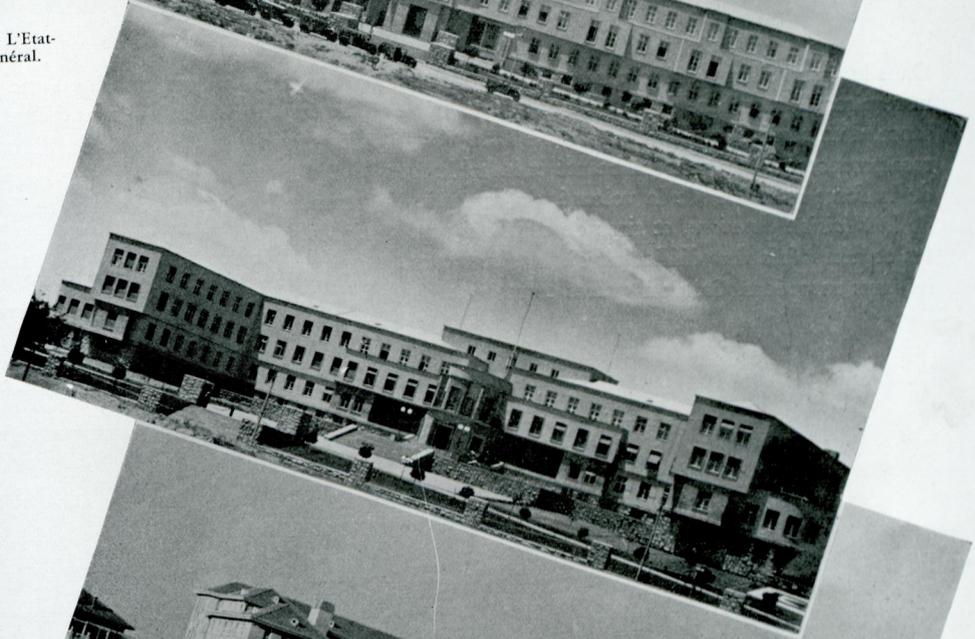
Mais, si vous venez à Ankara, vous verrez une chose unique. La renaissance nationale est un spectacle auquel on assiste partout, qu'on peut toucher, qu'on peut suivre à toutes les minutes. Une âme trouve un corps sur la terre jaunie, dénudée de ce fragment de steppe. Vous verrez comment, dans l'ardeur d'un idéal jeune, se redresse une nation que certaine littérature a fait passer pour morte à vos yeux. Est-il rien de plus beau au monde que la *vie*, que l'*espoir*, le *courage*, l'*idéal*, la *foi* et l'*optimisme*?

Le passé, à Ankara, est moins riche que partout ailleurs. Quant au présent, nos bâtisses sont insuffisantes, nos arbres sont âgés de quelques années à peine. En venant à Ankara, vous verrez une chose toute nouvelle: vous verrez l'Invisible qui s'appelle *avenir*: n'est-ce pas là, pour le tourisme, un appel ineffable?

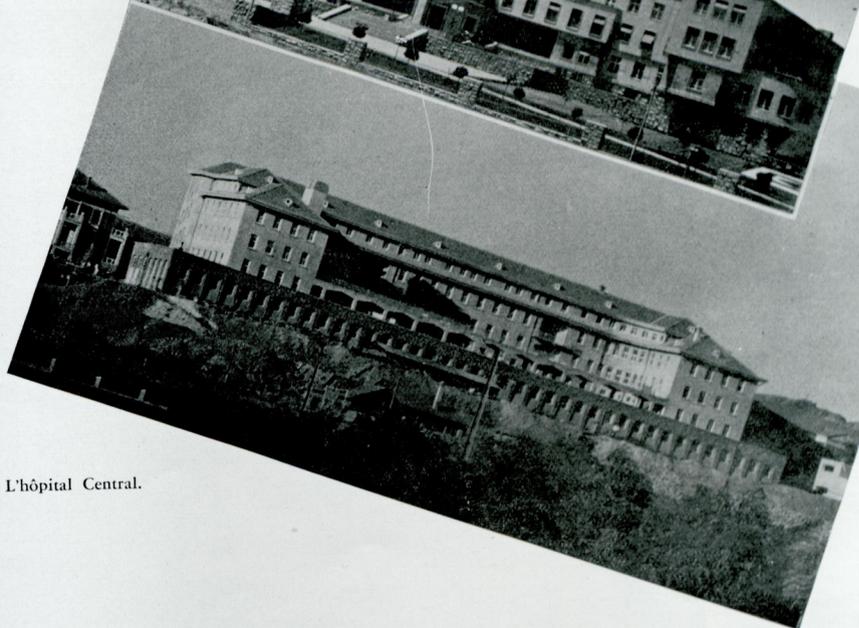
Ankara. — Le ministère de la Défense Nationale.

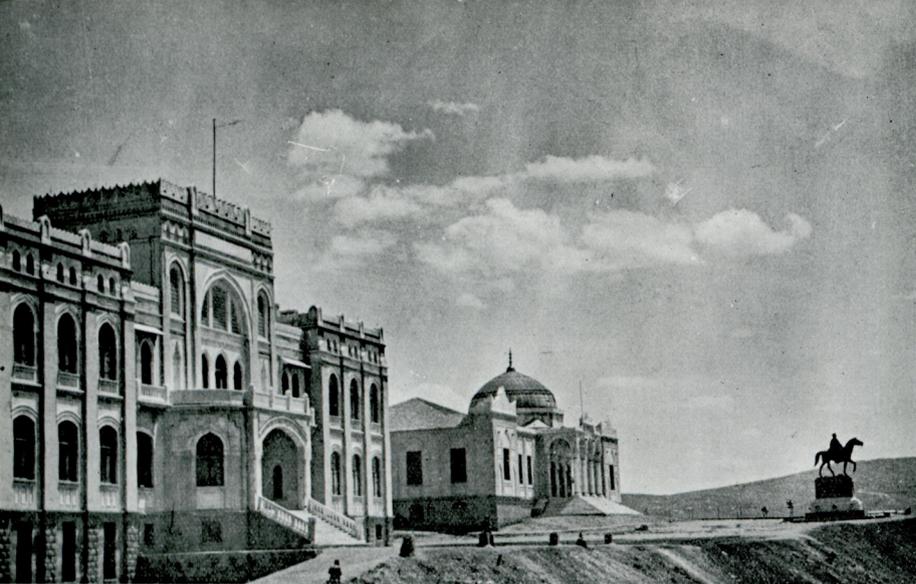


Ankara. — L'Etat-Major Général.



Ankara. — L'hôpital Central.





Ankara. — La Maison du Peuple (à gauche), le Musée d'Ethnographie et la statue équestre du Gazi.

Dans le grand silence qui la pare, Ankara vous fera respirer l'atmosphère d'une création, d'une naissance, d'un réveil. Ce sera là une *cure d'âme*. Vous recommencerez à croire en la beauté et la noblesse de la force humaine, de la volonté, du caractère, de la *décision de vivre*, et rirez de ceux qui sont las et désespérés des difficultés où s'agitent tous les pays européens. Car vous verrez comment, grâ-

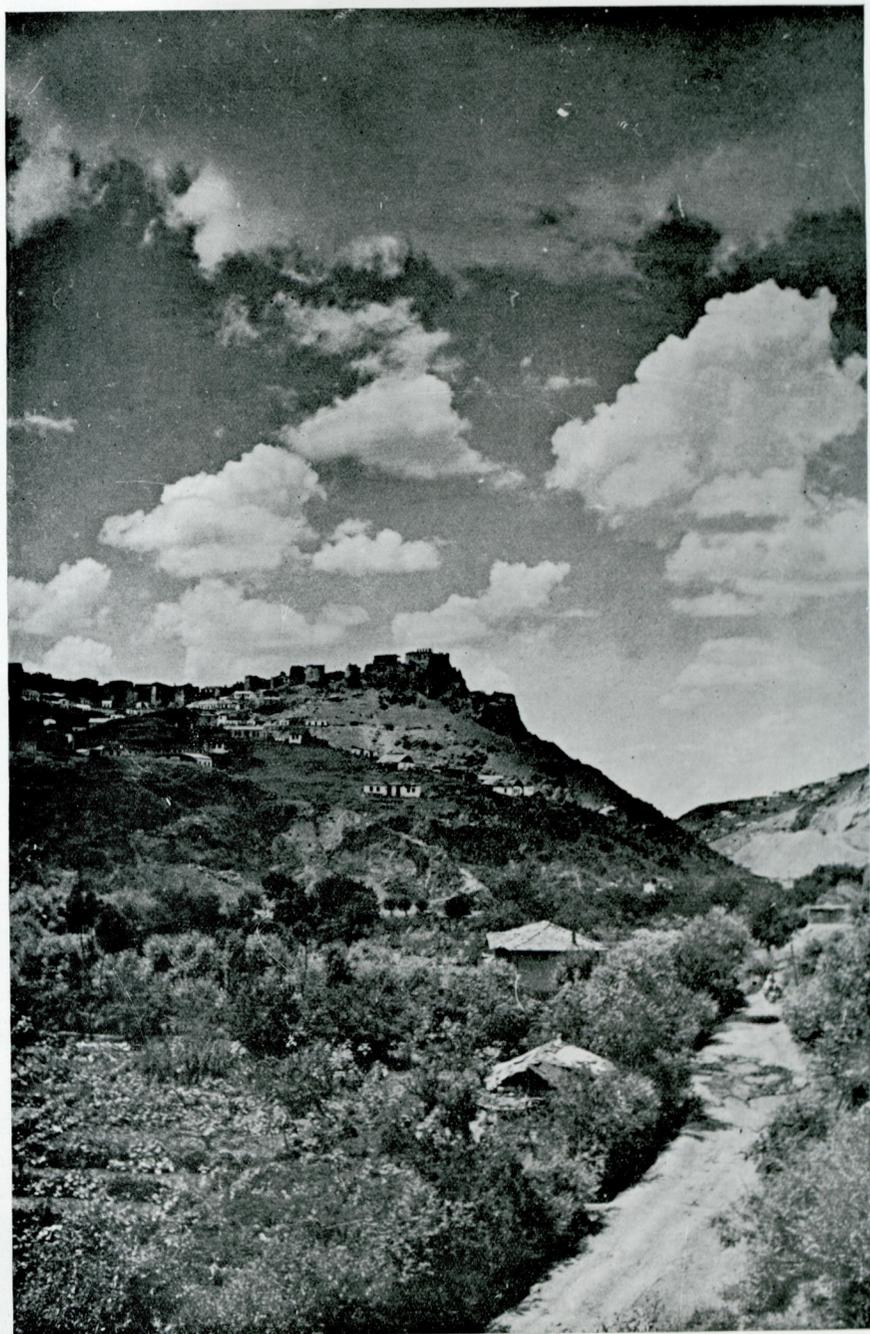
ce aux seules vertus humaines, une poignée d'idéalistes ont sauvé des millions d'êtres humains de la plus terrible des impasses de l'Histoire.

A une heure où l'on parle de la mort de la civilisation, des ténèbres où elle s'effondre, n'appréciez-vous pas l'avantage qu'il y a à respirer l'air d'Ankara, tout imprégné de la lumière d'un caractère et d'une Volonté?

FALİH RIFKI



Ankara. — Le Ministère de la Santé publique.



La vieille citadelle d'Ankara,
vue de la campagne.

Les photographies reproduites dans cet article
ont été fournies par l'atelier Cemal.

DE LA VIEILLE A LA NOUVELLE TURQUIE

A la Turquie Kemaliste
hommage cordial
Herriot



M. E. Herriot, ministre d'Etat de France, avait prononcé à Paris, en décembre dernier, deux conférences sur la Révolution turque qui eurent un grand retentissement. Nous devons à l'obligeance de l'éminent conférencier et de Madame Y. Sareey de pouvoir reproduire in-extenso ces conférences, dont le ton amical et admiratif pour notre pays ne peuvent que nous inspirer une légitime fierté.

Première Conférence (29 Novembre 1933).

Mesdames, Messieurs,

ET, maintenant, passons en Turquie. Les tableaux ne nous manquent pas, dans nos lettres françaises, de Constantinople et du vieil Empire Ottoman.

Il y a, tout naturellement, Pierre Loti; il y a Claude Farrère. Il y a aussi — il y a, je serais tenté de dire il y a surtout — les vers adorables de Mme de Noailles *Les Eblouissements*:

*J'ai vu Constantinople étant petite fille,
Je m'en souviens un peu
Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille,
Et d'un minaret bleu.*

*Je me souviens d'un soir aux Eaux-Douces d'Asie;
Soir si traînant, si mou,
Que déjà, comme un chaud serpent, la Poésie
S'enroulait à mon cou.*

*Une barque passa, pleine de friandises,
O parfums balancés!
Des marchands nous tendaient des pâtes de cerises
Et des cédrats glacés.*

Une vieille faisait cuire des aubergines

*Sur l'herbe, sous un toit,
Le ciel du soir était plus beau qu'on n'imagine,
J'avais pitié de moi.*

*Et puis j'ai vu, cerné d'arbres et de fontaines,
Un palais rond et frais,
Des salons où luisait une étoile d'ébène
Au milieu des parquets.*

*Figuiers d'Arnaout-Keui, azur qui luit et tremble,
Monotone langueur
De contempler sans trêve une rive qui semble
Dédiée au bonheur!*

*L'immense odeur du musc, du cèdre et de la rose
Glisse comme le vent;
Mais l'Amour, de ses doigts divins, la recompose
Au creux d'un chaud divan.*

*Sainte-Sophie, avec ses forêts de lumière
Et ses bosquets d'encens,
Se laisse contempler et toucher tout entière
Sur un corps languissant...*

Ces vers évoquent, mieux que toutes les proses, les paysages que nous avons jadis connus.

Les Eaux-Douces d'Asie. On remontait en caïque le Bosphore jusqu'au «petit ruisseau azuré»; on longeait le kiosque impérial et l'on découvrait deux aimables prairies veloutées de gazon avec des frênes, des platanes et des sycamores. Le vendredi surtout, elles s'encombraient *d'arabas et de talika*. Les beautés paresseuses du harem s'étendaient sur les tapis de Smyrne. Une fontaine de marbre blanc chantait, et les arabesques de l'eau se croisaient avec les arabesques d'or de l'écriture. Ce lieu contait la gloire de Mahmoud Ier, de Sélim, d'une validé-sultane. On y rencontrait, suivant l'expression de Loti, des dames sans visage, immobiles comme leurs caïques amarrés dans les joncs. Autant de femmes, autant d'énigmes. De petits théâtres de marionnettes jouaient sur les berges, et le coucher du soleil dispersait cette aimable cohue, enflammant ces dômes à croissants qui enchantaient Théophile Gautier.

Je me rappelle un soir où je revenais à Stamboul en caïque avec mon ami Ismaïl Djenani bey, qui fut grand maître des cérémonies. Derrière le Vieux Sérail, à la limite de l'horizon, le ciel s'enflammait de tons fauves; les arbres se doraien.

— Regardez, dis-je, à mon compagnon; voici un fond de Watteau!

— Pardon! me dit-il, c'est un Lancret.

Je regardai mieux: j'avais tort; j'acceptai d'un Turc raffiné cette petite humiliation.

Mme de Noailles évoque aussi Arnaoutkeuï, le village des Albanais, reconnaissable à ceci que les fenêtres n'y étaient pas ornées de moucharabiehs. Le port donnait sur des arcades où circulaient, parmi les Turcs, des Grecs et des Juifs; c'est là que l'on avait construit l'église dite des Incorporés. De là, on pouvait observer, sur le Bosphore, les aleyons qui ne se posent jamais et qui passent pour enfermer les âmes des sultanes jetées à la mer.

Dans Constantinople même, le spectacle était bien celui que notre amie décrit en quelques touches :

«Sainte-Sophie, avec ses forêts de lumière...»

C'est là que se marquait le mieux ce qu'avait été, en 1453, la prise de possession par les Turcs, lorsque Mahomet avait transformé, par l'érection d'un minaret et de deux contreforts, le chef-d'oeuvre de Justinien. Et non seulement là, mais partout, dans la capitale composite enchanteresse où tant de siècles avaient laissé leurs traces, s'apercevait l'image de ce Mahomet II qui avait fait trembler toute l'Europe jusqu'à Venise et qui, on oublie parfois ce détail, avait réalisé sa plus prodigieuse conquête à l'âge de vingt-trois ans. Ce n'était pas seulement les mosquées, les quatre-cent-quatre-

vingts mosquées, les *djamis*, qui nous disaient la longue gloire de l'Empire ottoman: mosquée d'Ahmed aux six minarets qui avaient soulevé la jalousie de la Mecque; mosquée de Beyazid, à la cour emplie de ramiers; mosquée d'Eyoub, interdite au profane, construite par le conquérant en l'honneur de son porte-étendard. Chaque visiteur avait sa mosquée favorite. J'aimais, pour ma part, la Gül Djami, la mosquée des Roses. C'était l'ancienne église Sainte-Théodosie, c'était, dans le vocabulaire grec: *la Rose qui ne se flétrit jamais*; on y retrouvait le souvenir de l'antique Byzance, du temps où ce sanctuaire s'enveloppait de fleurs. Il y avait aussi la mosquée des Tulipes.

Plus précisément encore, l'histoire turque s'évoquait dans les *turbés*, c'est-à-dire dans les jardins de tombeaux, comme celui qui, près de Mehmed Fatih Djami, avait reçu le corps de Mahmoud II: le coffre funèbre, surmonté d'un énorme turban, s'éclairait à la lueur des cierges.

Cette Constantinople de jadis, devenue aujourd'hui Istanbul, ce n'était pas seulement, pour le voyageur, une réserve inépuisable de pittoresque. C'était un musée, compliqué mais vivant; c'était une bibliothèque, un trésor d'archives. Depuis Constantin, depuis le IV^e siècle au moins, toute l'histoire s'y inscrivait: l'histoire de l'Europe longtemps protégée ou menacée par cette sentinelle, l'histoire de notre civilisation éclairée, au temps de la Renaissance, par les lumières venues de cet horizon. Et la pensée du voyageur s'y renouvelait, s'y rafraîchissait constamment, comme cette eau qui coulait dans les portiques sculptés et peints, en plein air, sous le dôme bleu d'un ciel nuancé.

Aujourd'hui, quel changement! L'accès des *turbés* est interdit. Jadis, à Scutari, on allait visiter le *tekké* des Derviches. Il y avait les tourneurs et les hurleurs. Ils ne tournent plus. Ils ne hurlent plus. Bien plus. Je vais visiter un vendredi la mosquée de Suleïman le législateur ou le Magnifique. C'est un des beaux décors du monde. Elle couronne une colline et s'impose à tout le paysage. Elle traduit le génie du grand architecte Sinan. Elle s'enveloppe de cyprès, d'alisiers et de minarets semblables à des lances; elle invite le passant avec ses portiques et l'apaise par ses fontaines; elle unit le marbre au granit et au porphyre. Elle fut construite ainsi pour l'immortalité, et l'on dit que ses colonnes ont été prises au temple d'Ephèse. Elle était autrefois pleine de foule. Aujourd'hui, sous l'immense coupole, sous les galeries vides, elle abrite à peine une douzaine de fidèles, prostrés dans la pénombre que ménagent les vitraux du verrier Ibrahim l'Ivrogne.

Les versets du Coran, inscrits sur la base de la coupole, semblent eux-mêmes une écriture morte à ce peuple qui pratique maintenant l'alphabet latin. Nulle part on



Istanbul

ne se rend mieux compte de la transformation de la vieille Turquie. Il n'est plus permis d'approcher le cerceuil du fondateur, de Suleïman Ier, ni celui du grand Soliman II *el Kanuni*, le Conquérant, le Magnifique, le Législateur, le vainqueur de la Hongrie, l'adversaire de Charles-Quint, l'ami de François Ier, le triomphateur de Bagdad. Dans le *turbé* octogone, encadré de vert antique, je voudrais évoquer, sous son cerceuil couvert d'un châle et coiffé d'un turban à aigrette, celui dont les vaisseaux vinrent se joindre aux nôtres devant Toulon. Excellente occasion pour entrevoir du même coup la vieille civilisation ottomane au temps d'un souverain instruit, sage organisateur de l'administration, des finances, de l'armée. Je voudrais voir revivre, ne fût-ce qu'un instant, sa favorite Roxelane: la jalouse et cruelle mère de Bayazid, la meurtrière de Moustafa. Roxelane — Rouchenek — est inabordable. Impossible, même à un Turc, — surtout à un Turc, — d'aller saluer son *turbé*. L'enceinte de la mosquée Suleïman s'est vidée de tous ces établissements charitables ou littéraires qui en faisaient un centre de l'ancienne vie turque. Un homme est venu qui a rompu, coupé avec tout ce passé formidable; l'islamisme a disparu de Constantinople. Une Turquie nouvelle est née.

Cette Turquie nouvelle, plusieurs fois déjà elle a paru sur le point de se réaliser. Comprenons pourquoi cette création était difficile. Depuis Mahomet II, c'est-à-dire depuis le début du XVI^e siècle, depuis que le sultan victorieux, vainqueur de Constantinople, de la Bosnie, de la Croataie, de la Syrie, avait reçu du Soudan d'Égypte, dernier héritier des califes, le titre d'imam et l'étendard du Prophète, le sultan était à la fois un grand pouvoir religieux et un grand pouvoir militaire. Depuis la fin du XV^e siècle, ce pouvoir n'avait jamais été contesté. Mahmoud II lui-même, au début du XIX^e siècle,

malgré ses malheurs à l'extérieur, peut, dans le cadre des institutions traditionnelles, entreprendre ses célèbres réformes, exterminer les janissaires, organiser ses troupes à l'euro péenne, donner aux chrétiens certaines libertés. En 1876, Midhat Pacha cherche seulement à augmenter les libertés intérieures. De nos jours, Moustapha Kemal supprime à la fois le sultanat, le califat, c'est-à-dire le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Il détruit une oeuvre qui remonte à Osman le fondateur, c'est-à-dire au XIII^e siècle. Vous jugerez sans doute qu'un tel événement mérite quelques explications; cette révolution est l'acte d'un homme agissant dans le cadre de certains événements qu'il convient tout d'abord de préciser. Comme je l'ai fait la semaine dernière pour la Bulgarie, je dois rappeler quelques dates essentielles. En juillet 1908, Abd-ul-Hamid, inquiet de certaines révoltes en Macédoine, rétablit la constitution de Midhat Pacha. Mais c'est une comédie. En avril 1909, il provoque une sédition militaire; des officiers et des soldats réclament, en vertu du Chariat, c'est-à-dire de la loi de Mahomet, la suppression du régime parlementaire. L'armée de Salonique, fidèle à la Constitution et commandée par le maréchal Mahmoud Chevket, marche sur Istanbul et décide la déposition d'Abd-ul-Hamid, qui est transporté à Salonique.

Réhad Pacha monte sur le trône sous le nom de Mehmet V. Mais, en 1912 et 1913, les guerres balkaniques coûtent à l'Empire ottoman presque toutes ses provinces européennes, sauf la Thrace et Andrinople. En 1914, la Turquie prend parti pour les Empires centraux. Elle fut vaincue; mais la liquidation de la guerre fut longue. L'armistice de Moudros (30 octobre 1918) livre aux Alliés Constantinople. Les événements politiques se précipitèrent sous le dernier sultan Mehmet Vahidettin VI jusqu'au traité de Lausanne et à la proclamation de la République, événements qui, en 1923, fixeront la nouvelle situation territoriale et politique de la Turquie. De 1908 à 1923, il y a là quinze années qui auront eu une importance essentielle dans l'histoire ce pays.

Après l'armistice de Mondros, au mois de novembre 1918, aucun espoir ne restait plus à la Turquie: la question d'Orient allait recevoir une solution définitive. Un problème se posait pourtant, dont le règlement prêtait à controverses. Car, si toutes les provinces non turques de l'ancien Empire ottoman, qu'elles fussent chrétiennes ou musulmanes, devaient recouvrer leur indépendance ou leur autonomie, que deviendrait l'Anatolie, peuplée de Turcs en grande majorité, et que deviendrait Constantinople? Il se trouva quelques personnes pour estimer qu'aux Turcs mêmes le bénéfice du principe des nationalités ne devait pas être refusé. Leur avis ne put alors prévaloir, car M. Lloyd George en avait décidé autrement. Il entendait que l'Angleterre recueillît l'héritage de l'Empire ottoman. Bien que le gouvernement de Constantinople eût acquiescé à ces volontés, Mustapha Kemal partit pour l'Anatolie en vue d'y préparer l'insurrection. Sans armes, sans munitions, lassées par dix ans de guerre, démoralisées par la défaite, que pouvaient les populations d'Asie Mineure? Il fallait une force d'âme singulière pour tenter pareille entreprise.

On sait comment Mustapha Kemal, se transportant de Samsun à Erzurum, puis à Ankara, et y réunissant successivement des congrès populaires, réveilla le patriotisme au cœur de ces vaincus et s'imposa comme chef suprême, malgré les intrigues de ses lieutenants. En 1920, ayant signé avec les Russes un traité qui rendait à la Turquie les provinces perdues depuis 1877 et assurait aux insurgés la sympathie et les secours des Soviets, ayant conclu avec M. Franklin-Bouillon l'accord d'Ankara qui restituait la Cilicie aux Turcs, il défait les troupes envoyées contre lui par le sultan, laissa les Grecs s'engager en Asie Mineure, puis reprit hardi-



ment l'offensive et les vainquit. La victoire militaire était complète. On avait bien taillé; il fallait se mettre à coudre.

C'est alors que commença vraiment la grande œuvre de Mustapha Kemal, l'œuvre de reconstruction et de réforme.

Depuis le début du XIX^e siècle, plusieurs sultans s'étaient efforcés de transformer l'Empire ottoman, mais toujours sans succès. Avec toute la puissance que confère un caractère sacré, le clergé musulman, entre les mains duquel se trouvait le pouvoir judiciaire, s'était toujours farouchement opposé à toute innovation. Les Jeunes Turcs, après la révolution de 1909, ne rencontrèrent pas moins de difficultés. D'ailleurs, ils prirent bien vite conscience des obstacles politiques qui rendaient leur tâche impossible. En effet, comment établir un système égalitaire dans un pays dont la population, au moins pour les deux tiers, était constituée par des minorités par rapport auxquelles les éléments turcs prétendaient conserver leur situation privilégiée? Comment briser l'opposition religieuse, puisqu'elle constituait, en fait, la défense la plus solide de ces privilèges? Et comment vaincre d'autre part l'hostilité grandissante des minorités avides d'indépendance? En commençant sa campagne, Mustapha Kemal comprit que la perte des anciennes provinces de l'Empire ottoman, peuplées de Balkaniques ou d'Arabes, permettrait de constituer un Etat turc solide fondé sur le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est dans ce champ d'action, réduit mais homogène, qu'il entreprit d'exécuter son audacieux programme.

Redoutant avant tout d'apparaître aux gens du peuple comme un dictateur militaire et un janissaire, il eut soin, dès que les traités de Lausanne, en 1923, eurent reconnu la pleine indépendance de la Turquie et aboli les capitulations, d'abandonner l'uniforme. Il veut désormais n'être plus qu'un civil, afin que le pouvoir absolu concentré dans ses mains soit justifié par la légalité constitutionnelle. S'il a supprimé le sultanat et le califat, ce n'est pas pour devenir sultan ni calife à son tour, c'est pour fonder un Etat nouveau dont les bases politiques, les conditions économiques et les usages sociaux ne diffèrent point, théoriquement, de ceux que l'on rencontre parmi les grands pays européens. Pour Mustapha Kemal, le Turc, d'origine aryenne, est européen au même titre qu'un Français ou qu'un Allemand. C'est par une erreur regrettable qu'il s'est mis au nombre des peuples orientaux, en adoptant une reli-

gion, une culture et un alphabet sémitiques. Tout ce bagage doit être rejeté, et, pour attaquer le mal à la racine, c'est la religion — cette religion musulmane dont il était dit cependant, dans la première Constitution d'Ankara, qu'elle était religion d'Etat — qu'il fallait attaquer et détruire.

L'Islam se voit privé de son chef spirituel. Les ordres religieux sont chassés, les séminaires se vident. On pouvait croire que le peuple turc, si strictement attaché aux pratiques religieuses, se révolterait. Respectueux du pouvoir supérieur, discipliné, il se soumit. La réforme vestimentaire fut d'une application plus difficile. Dans sa coiffure rouge, empruntée d'ailleurs aux marins grecs des Iles, le Turc avait fini par voir comme le symbole extérieur de sa supériorité sur le reste des Ottomans. Il y attachait aussi une signification religieuse. Le fez fut pourtant interdit. Quelques exécutions capitales firent clairement comprendre que cette réforme impopulaire devait être respectée par tous.



Intérieur de la Mosquée de Bayazit.



Mosquée de Bayazit.

En 1926, le Chériat, code religieux qui définissait le statut personnel du musulman conformément aux prescriptions coraniques, fut également abandonné, et le Code suisse remplaça la parole même de Dieu. Adoptant enfin, deux ans plus tard, le vœu quelquefois formulé par certains lettrés d'Occident, Mustapha Kemal proscrivait les caractères arabes, incommodes et mal adaptés aux inflexions de la langue turque, mais rendus précieux, aux yeux de tous les mahométans, par la force de la tradition, par des raisons d'ordre religieux et aussi par des considérations artistiques, et leur substituait l'alphabet latin.

Si ces réformes, prodigieuses pour qui considère l'état de la Turquie au début du siècle, s'accomplirent sans désordre, sans révolte apparente, il ne faudrait pas croire qu'elles aient forcé son approbation. On peut dire sans crainte d'erreur qu'au début la masse de la nation y était hostile. A l'opposition des masses ignorantes s'ajoutait l'hostilité des classes riches. Et, dans l'entourage même du Ghazi, plusieurs étaient effrayés par la hardiesse de ces transformations. Si l'on avait fait de si lourds sacrifices afin d'éviter le joug étranger, pourquoi rejeter toutes les traditions nationales et transformer la Turquie, héritière d'un passé glorieux, en une médiocre puissance de forme occidentale? Le Ghazi triompha de tous les obstacles et imposa ses volontés, nous allons voir comment.

Il nous faut maintenant reprendre certains traits, certains faits et voir comment Mustapha Kemal est arrivé à ses fins. Pour moi, nul doute. Dès le début de son action, dès 1919, il a su clairement quel était son but: la proclamation d'une république civile et laïque. Mais ce qui est intéressant ou même passionnant, c'est de rechercher par quelles étapes, savamment calculées, il a réalisé son dessein. Malgré toutes les différences qui imposent les lieux et les temps, on songe à Cromwell, se formant lentement par l'étude, s'efforçant pour méditer dans la petite ville de Saint-Yves; un témoin l'aperçoit vers ce temps, «l'épée collée à la cuisse». Puis il dirige les fameuses Côtes de fer, les soldats qu'il a levés dans son comté, les *Iron-sides*, prend le commandement de la cavalerie, ruine par ses victoires le parti du souverain, s'impose à l'armée par une popularité immense et devient lord protecteur. Précisons. Nous sommes au lendemain de l'armistice de Moudros, qui date de 1918. Comment va procéder Mustapha Kemal? Il a débarqué le 19 mai 1919, à Samsoun, dans cette ville de soixante-dix mille habitants environ, qui est le grand port de la Turquie sur la mer Noire, et qu'une voie ferrée relie à la Méditerranée par Sivas. Quelle situation trouve-t-il? L'Empire ottoman est vaincu, l'armée, désemparée; la nation, épuisée. Le cabinet présidé par Damad Férid Pacha n'a aucune force. Les flottes et les armées alliées occupent Constantinople. Nous, Français, nous tenons le vilayet d'Adana; les Anglais, les Italiens, occupent d'autres points. De plus, le 15 mai 1919, l'armée hellène a débarqué à Smyrne; elle est redoutable.

Il faut savoir rendre justice même à un adversaire; c'est, du moins, la loi du caractère français. Dans une telle situation, réduit à de si médiocres ressources, un homme ordinaire ou de moyen se fût découragé. Mustapha Kemal sait bien ce qu'il a fait lorsqu'il a demandé à Constantinople des pouvoirs étendus, le commandement de deux corps d'armée. Autour de lui, des personnes

démoralisées songeaient à solliciter soit la protection de l'Angleterre, soit le mandat des Etats-Unis.

— Non, leur dit Mustapha Kemal, il n'y a qu'une seule résolution à prendre, celle de créer un nouvel Etat turc, fondé sur la souveraineté nationale, jouissant d'une indépendance sans réserve ni restriction aucune.

Le plan est hardi; le but, lointain. Mais quel noble patriotisme! «Ou l'indépendance ou la mort.» Nous connaissons la formule, et celui qui la prononce, plus d'une fois se réclamera de la Révolution française. C'est l'insurrection que proclame le jeune chef. Il a bien voulu, dans un long et précieux entretien, me résumer cette



Statue du Libérateur de la Patrie à Izmir.

étonnante histoire, mais je veux vous citer quelques phrases de lui-même où vous le verrez, tel qu'il fut, tel qu'il est, portant en lui-même sa vérité et ne la découvrant que peu à peu.

«Révéler mes desseins, a-t-il écrit, pouvait donner à la lutte que nous avons entreprise un caractère d'utopie. En effet, de pareilles déclarations pouvaient provoquer, au début, la résistance de ceux qui, se laissant décourager par la perspective des conséquences prochaines du danger extérieur, craindraient les bouleversements éventuels contraires à leurs traditions, à leur mentalité, à leur psychologie. Pour réussir, le chemin le plus pratique et le plus sûr était de réaliser chaque phase à son heure... C'est ainsi que j'ai agi... Quelques-uns de mes

camarades qui s'étaient engagés avec moi dans la lutte nationale ont passé à l'opposition à mesure que les limites de leur portée intellectuelle et de leurs forces morales se trouvaient dépassées par les évolutions de la vie nationale, jusqu'à la proclamation de la République et à la mise en vigueur de ses lois.»

Et voici une phrase que je trouve très belle, très digne d'être méditée: «J'étais dans l'obligation de faire évoluer par degrés notre organisme social tout entier, selon la grande capacité de développement que je discernais dans l'âme de mon peuple et que je portais moi-même dans ma conscience *comme un secret national*.»

Le secret national, je trouve cette expression pleine de sens. On ne saurait songer à décrire les démarches, les précautions, les ruses de Mustapha Kemal pour arriver à son but. Dès juin 1919, il télégraphie à un commandant de corps d'armée: «J'ai juré sur tout ce qui m'est sacré que je travaillerais avec un entier dévouement jusqu'à ce que nous ayons obtenu notre pleine indépendance. J'ai pris la ferme résolution de ne plus quitter l'Anatolie.» Il présida d'abord, dans une salle d'école, un

Si nous avons les délais nécessaires pour étudier en détail ce grand drame politique, vous y verriez, Mesdames et Messieurs, plus d'une analogie avec nos états généraux. C'est à peu près le même conflit; mais, cette fois-ci, Mirabeau s'adresse au souverain par le télégraphe. Et toujours, au milieu des complications les plus variées, Mustapha Kemal réclame pour lui, toute l'autorité, toute la responsabilité. Il proteste d'ailleurs à chaque instant que son programme est non pas bolcheviste mais purement national.

Il nous faut, par malheur, passer sur les détails et nous représenter les différentes étapes par lesquelles Mustapha Kemal passa avant d'atteindre ses buts.

Première étape. — Le 23 avril 1920, il ouvre la Grande Assemblée Nationale d'Angora. C'est là que nous allons, une fois de plus, apprécier sa méthode, celle que nous avons définie. La grande Assemblée est convoquée un vendredi, après la prière. Avec quel programme? Assurer l'indépendance de la patrie et la délivrance du siège du califat et du sultan. «On profitera, écrit Mustapha Kemal, du caractère sacré de ce jour en faisant la



Mosquée d'Aya Sofya (Sainte-Sophie).

modeste congrès à Erzeroum. Puis, en septembre 1919, eut lieu le congrès de Sivas. C'est là que fut rédigé le programme nationaliste. C'est de là que fut envoyé au sultan le fameux télégramme qui lui demandait de ne pas accepter la paix et lui laissait quarante-huit heures pour répondre. Télégramme qui ne reçut pas de réponse. Il y eut à Sivas de longues discussions sur le mandat américain.

Si vous désirez savoir de quel ton Mustapha Kemal s'adressait au gouvernement de Constantinople, écoutez la lecture du télégramme suivant envoyé par lui de 11 septembre 1919 au ministre de l'intérieur Adil Bey:

«Lâches criminels!... vous conspirez avec l'étranger contre la nation. Je savais bien que vous étiez incapables d'apprécier à sa valeur la puissance de la nation et de sa volonté. Mais je me refusais à croire que vous pussiez jouer le rôle de traîtres et de bourreaux de la nation et de la patrie. Réfléchissez bien à ce que vous faites...»

Suit une menace directe de mise à mort. Mustapha Kemal a envoyé le 11 septembre au sultan le télégramme de sommation. Il se tient lui-même près de l'appareil; n'obtenant pas de réponse, il rompt avec le gouvernement et le sultan.

prière solennelle, où assisteront tous les honorables députés, et au cours de laquelle la lumière du Coran inondera les fidèles.» On défilera avec le drapeau et la relique. On immolera des moutons. Partout, on procédera aux appels sacrés sur les minarets, etc. On n'est pas plus orthodoxe. En vérité, Mustapha Kemal révèle mieux sa pensée lorsque, le 22 avril 1920, il envoie un court télégramme-circulaire: «C'est l'Assemblée qui, désormais, sera l'autorité compétente à laquelle tous devront s'adresser.»

En effet, — et c'est la *deuxième étape*, — le 20 janvier 1921, la Grande Assemblée Nationale vote une loi organique par laquelle déjà l'Etat turc est transformé. L'article 1er proclame que «la souveraineté appartient au peuple, sans condition ni restriction, et que le régime administratif doit être conçu de façon à permettre au peuple de présider par lui-même et de façon effective à ses destinées.» La Grande Assemblée Nationale réclame à la fois le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Il faut défendre le pays en même temps contre l'invasion étrangère et contre le sultan. L'Assemblée Nationale entend gérer elle-même par l'intermédiaire des ministres. Je vous prie d'observer, mesdames et mes-

sieurs, que c'est le système de notre Convention lorsque les ministres composent le Comité exécutif provisoire et que l'Assemblée s'arroge la dictature et que le Comité de salut public concentre dans ses mains tout le pouvoir exécutif, suivant le régime qui durera jusqu'au 9 thermidor.

L'analogie s'explique. L'armée grecque prononce, le 10 juillet 1921, une attaque générale, et l'armée turque doit se replier à l'est de la Sakharia. Ou, plutôt, il n'y a plus d'armée turque. Il faut battre en retraite. Malgré l'émotion publique, Mustapha Kemal l'ordonne en ces termes: «Appliquons sans hésiter ce que nous disent les nécessités de l'art militaire. Pour ce qui est des autres inconvénients, nous saurons bien y parer.» Je ne puis pas attendre davantage pour placer à côté du chef son collaborateur immédiat, Ismet Pacha, comme lui grand général et grand politique.

Troisième étape. — Le 5 août 1921, Mustapha Kemal reçoit le commandement suprême, avec des pouvoirs dictatoriaux. La bataille de la Sakharia dura entre le 23 août et le 13 septembre 1921, soit vingt et un jours. Rendons hommage aux deux armées de deux peuples qui, aujourd'hui, je vous l'ai dit, se sont sincèrement réconciliés. Mustapha Kemal a conté la terrible lutte.

— Au point de vue militaire, m'a-t-il dit, je n'étais plus que simple soldat, puisque Constantinople m'avait enlevé tous mes grades; mais chacun m'obéissait. J'avais une côte cassée, mais j'en étais heureux, car la souffrance, m'empêchant de dormir, m'obligeait à veiller heure par heure.

C'est seulement après sa victoire que la Grande Assemblée Nationale le nomma maréchal avec le titre de Ghazi.

Je note ici un trait particulier du Ghazi. Dans son vrai sens, dans son sens romain, la dictature est une magistrature temporaire, admise seulement en temps de guerre, pour créer l'unité de commandement; elle ne laissait subsister que les tribunes du peuple, et, à l'instant où le dictateur sortait de sa charge, il devait rendre compte de sa gestion. En vrai républicain, Mustapha Kemal s'est conformé à la vieille loi romaine, celle sous laquelle se sont inclinés un Cincinnatus, un Fabius Cunctator. C'est de l'Assemblée qu'il obtiendra, par la suite, ses nouveaux pouvoirs.

Quatrième étape. — Le 20 octobre 1921, par l'accord d'Angora, Mustapha Kemal fait sa paix avec la France, à la suite de la mission avec M. Franklin-Bouillon. Ainsi se trouvait rétablie une amitié traditionnelle. Mais, d'autre part, le Ghazi se trouvait maintenant dégagé de l'une des difficultés extérieures qui le gênaient le plus.

Quelle force pourrait désormais l'empêcher de rompre avec ce sultan qu'il méprisait? Jusque-là, il a dû couvrir son sentiment sous les apparences du respect. Maintenant, l'opération chirurgicale est possible. C'est la *cinquième étape*. La loi du 1er novembre 1922 supprime le sultanat en laissant

subsister le califat, c'est-à-dire abolit le pouvoir religieux, par une sorte de dichotomie. Cette fois, Mustapha Kemal manoeuvre en prenant un point d'appui sur le sentiment populaire exaspéré par la docilité de Constantinople aux ordres de l'Angleterre. «Nous ne marchandons plus, déclare Réfet pacha; nous sommes les propriétaires d'un magasin qui vend à prix fixe.» Il faut arracher un vote à la Grande Assemblée. L'opération est délicate. Il y eut des manoeuvres, des tentatives de renvoi aux commissions (nous connaissons ce procédé!). Le Ghazi intervint avec une extrême vigueur. «Le fait, déclare-t-il, aura lieu de toute façon. Si ceux qui sont réunis ici trouvaient la chose naturelle, cela serait très opportun. Dans le cas contraire, la réalité sera tout de même manifestée dans les formes requises, mais il se peut alors que certaines têtes soient tranchées.»

Le Ghazi évita un vote. On déclara la motion de déchéance acceptée à l'unanimité. On entendit une seule voix crier: «Je m'y oppose»; mais elle fut étouffée par les cris de «Silence!» Le sultanat avait vécu.

Le sultan, craignant pour sa vie, se réfugiait à bord d'un navire britannique, le cuirassé *Malatya*, et faisait route vers Malte. On conservait encore le califat, confié à Abd-ul-Medjid. Quelques juristes musulmans protestèrent; il y eut de très curieuses discussions historiques auxquelles le Ghazi se mêla avec une grande connaissance du passé. Mais la résolution de Mustapha Kemal est prise. Elle est facile à résumer; il entend substituer à la tradition qui remonte au XIV^e siècle le principe moderne (et j'ajoute français) de la souveraineté du peuple.

Septième étape. — Lausanne et les discussions qui aboutirent au traité du 24 juillet. La Turquie voit consacrer son indépendance par la suppression du régime des capitulations. La victoire nouvelle est, plus spécialement, l'œuvre du négociateur, l'habile Ismet pacha. La période de guerre est désormais terminée. Ismet adresse au délégué français une lettre où il s'engage à reconnaître l'existence de nos œuvres religieuses, scolaires et hospi-



Le Bosphore et les tours de Rumeli Hisar.

talières, ainsi que de nos institutions d'assistance.

Voici maintenant les dernières étapes: la *huitième*. Le 29 octobre 1923, Mustapha Kemal fait proclamer la République, dont il devient le président.

La *neuvième*. Le 3 mars 1924, le califat est supprimé. Abd-ul-Medjid, à son tour, était obligé de partir. Un détachement d'infanterie cernait le palais de Dolma-Baghtché, Abd-ul-Medjid n'oppose aucune résistance; il demande seulement une tasse de café. Il se retira d'ailleurs assez dignement et monta dans la même voiture automobile qui avait enlevé le sultan. C'en était fini de la vieille histoire ottomane. Un passé de sept siècles disparaissait comme dans une trappe: c'était en l'an 1300 qu'Osman Ier avait pris le titre de padischah.

Enfin, *dixième étape*, la loi du 20 avril 1924 donnait à la République turque un statut au reste fort sage, fort libéral, sur lequel nous reviendrons et où vous trouverez la trace de l'influence française. J'en cite seulement pour l'instant cet article 68: «*Tout Turc naît libre et vit libre. La liberté consiste à pouvoir accomplir tous les actes qui ne portent pas préjudice à autrui.*»

Nous voilà parvenus au bout de la route qu'il nous fallait parcourir pour comprendre ce phénomène historique de toute première importance que fut la Révolution turque. Un homme a tout conçu et tout réalisé. On conçoit qu'il soit entouré d'un prestige immense. Nul de ceux qui savent ne pourra lui refuser le titre de grand homme d'Etat. Je l'ai comparé à Cromwell; mais il a des aspects qui rappellent Bonaparte. J'admire en lui deux qualités magnifiques: un patriotisme qui luit comme une flamme; une maîtrise de soi qui donne à toute son œuvre un caractère de logique irréprochable et d'unité. Je ne suis pas seul à l'admirer. M. Paul Gentizon, qui lui a consacré naguère un intéressant volume, le rapproche de Pierre le Grand. «*De 1923 à 1929, il a réalisé plus de réformes que le vieil Empire ottoman en cinq siècles.*» C'est une œuvre que nous étudierons dans notre prochaine conférence. Et M. Maurice Pernot, dont on sait l'autorité, apporte, dès 1927, à cette œuvre son témoignage impartial et bienveillant.

Ainsi, l'Orient turc s'est transformé de fond en comble. A-t-il pour cela perdu son charme? Assurément non. Nous ferons, la fois prochaine, une promenade en Asie Mineure, vers la nouvelle capitale d'Ankara, et nous le verrons bien. Même sur ce chantier, le voyageur le plus prosaïque se sent enveloppé de poésie. Il retrouve la vieille Turquie:

La maison au portail fermé, d'un rouge sang,

D'où jaillit une odeur provocante et musquée,

Le sol de cendre mauve, un ciel incandescent,

Et, le long du chemin raviné qui descend,

Le vert frais d'un mûrier ombrageant la mosquée.

Ce que Mustapha Kemal a supprimé de la Turquie, c'est le côté *mamamouchi*, l'exotisme d'exportation. Les beaux spectacles qui nous enchantaient jadis sont toujours là sous nos yeux. La vue de Constantinople demeure l'un des plus beaux spectacles du monde. L'essentiel subsiste: les quatre lances de Sainte-Sophie, les six lances d'Achmet et, à l'arrière-plan, la coupole de Bayazid. Vers la fin d'un jour d'été, les plans s'embrument, et les fumées traînent dans le ciel. Voici les jardins du Sérail et les bâtiments des communs avec leurs cheminées archaïques, la minuscule mosquée paysanne au bord de la mer, le dôme byzantin de Sainte-Irène, la terrasse où s'associent les souvenirs de Constantin et ceux de Mahomet II, le vert sombre des cyprès mariés au gris rosé des pierres, les baraques misérables sur les glorieux murs et, dans les leurs cuivrées du couchant, la Corne d'Or où affluèrent, jadis, les richesses du monde. Dans Constantinople, — pardon! dans Istanbul, — l'amateur d'art et de paysages trouvera toujours cent endroits où abriter sa rêverie. Peut-être aurons-nous le temps, la prochaine fois, d'entrer dans ce petit cloître baigné d'eaux fraîches où s'est installé le musée de l'Evkaf. A Scutari, le long

des vieilles rues où, jadis, hurlaient les derviches, nous retrouverons les maisons de bois, les menus jardins où fleurit la centaurée violette, où l'on croise les voitures harnachées à la cicilienne. Vous reverrez le cimetière solennel et poussièreux où Mahomet II faisait déjà enterrer ses soldats; vous irez vous asseoir sous la treille de la vieille mosquée où le défunt, pour la dernière fois, assiste à la prière. La vie et la mort vivent ici en familiarité; c'est un lieu d'élection pour les rendez-vous amoureux. Et je sais, près des Sept Tours, près de la mer dont on perçoit l'haleine, une petite église byzantine devenue la mosquée de l'Écuyer, dont la cour est un vrai jardin dominé par les pistachiers et les térébinthes; les oiseaux, sans fin, y pépient; les coupoles se sont écroulées, mais entre les colonnes de vert antique, un ciel tendre se déploie. Car l'Orient turc n'est point le pays des couleurs violentes. En Afrique, la lumière mange le ton; ici, tout est en nuances, en demi-teintes. Et, dans un peuple aujourd'hui calme, apaisé, l'avenir qui se dessine, le présent qui n'est plus contesté, s'unissent sans violence au plus prestigieux des passés. Mais, par l'action d'un homme, d'un chef, un fait domine: la Turquie, en apparence reléguée en Asie, opère un rétablissement remarquable et vient s'incorporer à l'Europe par sa volonté d'ordre, de paix et de progrès. Et cela ne nous empêche pas d'y percevoir ce que Mme de Noailles définissait en un vers adorable:

L'immense odeur du musc, du cèdre et de la rose.

Deuxième Conférence (6 décembre 1933).

Dans notre dernière réunion, j'ai tenté, mesdames et messieurs, de vous montrer comment, sous l'influence d'un homme vraiment exceptionnel, le statut de la Turquie avait été transformé de fond en comble, puisque le sultanat et le califat, soutiens d'un régime purement oriental, avaient dû céder la place à une République de type français. Aujourd'hui, cette Turquie se divise encore en deux parties: l'une en Europe, l'autre en Asie. Mais la première ne comprend plus qu'un million et demi d'habitants environ, tandis que la deuxième, unissant l'Asie Mineure ou Anatolie, l'Arménie et le Kurdistan, assemble treize millions environ de personnes. Nous avons donc ce premier spectacle d'une République — d'une vraie République — de plus en plus rattachée par ses progrès à l'Europe, mais gardant en Asie le principal de sa force. D'où le choix par son gouvernement de la nouvelle capitale d'Angora ou d'Ankara. Nous dirons donc aujourd'hui adieu ou au revoir à la Turquie d'Europe. Elle conserve cette ville d'Andrinople, ou Edirne, qui garde le nom de l'empereur Adrien, servit pendant un siècle de résidence aux sultans et fut maintenue à la Turquie par le traité de Lausanne. C'est là que se rencontre le chef-d'œuvre de l'art turc, la mosquée Selimiye, dont le grand architecte Sinan disait qu'il la considérait comme son meilleur travail. Jadis, c'était aussi l'un des centres les plus célèbres de la religion islamique; on vantait la cour à portique, les colonnes enlevées à des édifices romains, les quatre minarets et les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fenêtres.

Nous prendrons aussi congé d'Istanbul, dont nous n'avons entrevu qu'une bien petite partie. Nous jetterons un regard sur l'un de ces monuments où se mêlent aux souvenirs de la civilisation byzantine ceux de l'histoire turque. La Kahriye Djami, par exemple, correspond à l'ancienne église du monastère de Chora; et l'on y reconnaît ce goût de l'abstraction qui fut un des caractères du byzantinisme puisque le Christ y est désigné comme la terre de l'infini. Pour retrouver ce monument, il faut le chercher aux extrémités de la ville, près des murs. Le cadre est charmant: sous un ciel d'aiguemarine, le cimetière avec ses vieilles grilles, les herbes sèches, de pauvres jardins, les maisons de bois, quelques façades rouges, une ruelle qui dévale en manière de torrent et ce cyprès chenu plus haut que la coupole. Le soleil a roussi les murs, et tout, ici, se délabre; mais il rè-

gne une paix adorable. On y entend la plus belle des musiques : l'accord de la solitude et du silence, et toute cette misère contraste avec la richesse intérieure des marbres et des ors. Nous sommes au début du XIV^e siècle. Si je remonte aux origines, je retrouve l'ombre de Justinien le fondateur et celle de la mystérieuse Théodora, l'ancienne danseuse appelée sur le trône, qui encouragea la passion de son époux impérial pour les controverses théologiques. Et dans les mosaïques du XIV^e siècle, infiniment plus riches que leurs aînées de Kiev ou de Daphni, la Renaissance apparaît déjà, par une recherche sincère du mouvement et de la vie. L'histoire de la Vierge est un charmant poème en une quinzaine de tableaux; on y voit, par exemple, Joachim et Anne qui se rencontrent devant la porte Dorée et s'embrassent naïvement, ou la distribution aux jeunes filles de la laine pour filer le voile du temple, Marie ayant reçu les fils de pourpre. Aimable vision du temps des Paléologues, de l'époque où l'Empire d'Orient se désagrège.

Voulez-vous savoir si, en dehors de l'architecture, il y eut un art turc? Entrez dans ce petit musée de l'Evkaf dont je vous ai déjà dit qu'il se cachait dans l'immense ensemble de la mosquée Suleymanie. Autour d'un jardin secret et dans la fraîcheur d'eaux vives, le long du cloître, de menues salles enferment les plus précieux souvenirs du passé : des tapis de Koniah avec certaines décorations que l'on dirait conçues par Dufy, des boîtes à Coran, des encensoirs, les œufs d'autruche porte-bonheur, de subtiles étoffes, des linons brodés.

Mais la vraie révélation de ce musée nous est donnée par la salle des Miniatures. La tradition veut que la Turquie se soit toujours montrée hostile à la représentation d'images humaines. Cette opinion n'est pas exacte. Et, par exemple, ce Mahomet II, auquel il faut toujours revenir, se laisse peindre par Bellini. Ce sont les sultans fanatiques tels que Beyazid qui ont prononcé cette interdiction. Il y a une peinture turque. Nous posédons, au Louvre, une miniature du XIV^e siècle représentant trois jeunes femmes qui, dans un jardin, écoutent debout trois musiciennes assises; leurs robes échantonnées découvrent le cou et la naissance de la gorge; elles sont enveloppées d'amandiers en fleur. Assurément, cet art n'a ni le galbe de l'art chinois ni la perfection de l'art persan, ses inflexions, sa grâce, sa souplesse; c'est, si l'on veut, un art provincial, mais c'est un art.

Enfin, avant de quitter Istanbul, nous irons dire adieu au Vieux Sérail. A lui seul, il semble un monde. Jadis, on ne pouvait visiter le Harem; on y accède aujourd'hui et l'on y entre avec une certaine curiosité. A vrai dire, c'est le triomphe du rococo et du stuc, à part la chambre de Mourad III. L'ensemble n'échappe pas à la banalité distinguée des appartements officiels. Mon attention reste fixée sur cette salle du Kubbealti qui servait aux réunions du Conseil des ministres, avec, au fond, la fenêtre grillagée derrière laquelle se tenait le sultan. Même, si mon imagination m'emporte un peu trop, — car nous n'avons pas pour nous guider une histoire vraiment détaillée de l'Empire ottoman, — j'évoque ici les événements qui provoquèrent, au XVII^e siècle, une si étroite alliance entre la Turquie et la France, entre le lis et le croissant. François I^{er} a longtemps hésité; mais il a été battu et fait prisonnier à Pavie. Contre Charles-Quint, il fait appel au sultan, au grand vizir Ibrahim; il leur envoie son anneau, et le padischah n'hésite pas à le secourir, sur la demande que lui apporte l'envoyé Frangipani.

Suivant nos propres historiens, suivant le jugement d'Alfred Rambaud, il fut, dans l'alliance, le plus loyal, le plus résolu. Il était aussi le plus riche; ses ressources en or, ses ressources en hommes, dépassaient les nôtres; la discipline de ses troupes l'emportait sur l'organisation des nôtres; devant Nice, c'est lui qui nous fournit des projectiles et de la poudre. C'est lui qui nous a concédé les privilèges dont nous avons longtemps joui en Orient, avec le protectorat des chrétiens.

Et, dans ce tragique Sérail, je donne un souvenir au bon vizir Ibrahim, qui fut si nettement notre ami et que Roxelane la rieuse fit étrangler un soir, dans l'une des chambres de ce palais. Ne puis-je au moins retenir d'une telle histoire cette idée que le Turc, lorsqu'il a donné sa parole, sait la tenir? Nous sommes en face d'un peuple loyal, dur souvent, mais honnête en ses accords. C'est un enseignement.

Tout ce décor, aujourd'hui, c'est le passé. Le sultanat est mort; le califat est mort, et la République turque s'est donnée, le 20 avril 1924, un statut d'un type tout nouveau. Quelles en sont les idées directrices?

La souveraineté appartient, sans aucune réserve, à la nation et à l'Assemblée. Les tribunaux, déclarés indépendants, doivent rendre la justice selon les seules lois. Tout citoyen âgé de dix-huit ans révolus est électeur; à trente ans, il devient éligible. L'article 13 dit: «Le député représente non pas seulement la circonscription qui l'a élu, mais la nation tout entière.» Le mandat de député n'est pas compatible avec des fonctions dans l'administration gouvernementale. Le président de la République est élu pour la durée d'une législature; il peut être réélu. Il préside l'Assemblée et, au besoin, le Conseil des ministres. Il doit promulguer, dans un délai de dix jours, les lois votées. Tous les décrets promulgués par lui doivent être contresignés par le président du Conseil et par le ministre compétent. Il choisit le premier ministre, qui désigne les autres membres du cabinet.

Avais-je tort, mesdames et messieurs, de vous dire que le peuple turc, dont le passé prouve la loyauté, est aussi un peuple sage? De toute évidence, son actuelle Constitution procède de la nôtre. L'article 49 déclare: «Tous les Turcs sont égaux devant la loi, à laquelle ils sont tenus d'obéir sans aucune exception. Tous privilèges fondés sur les groupements, clans, familles et tous les autres avantages individuels sont abolis.» L'article 70 ajoute: «L'inviolabilité personnelle, la liberté de conscience, de pensée, de parole, de publication, de voyage, de travail, de possession, d'association font partie des droits naturels des Turcs.» Plus loin, article 75: «Nul ne peut être inquiété pour la religion, le rite ou la secte auxquels il appartient, ni pour ses opinions philosophiques. Toutes les cérémonies rituelles qui ne sont pas contraires à l'ordre ou à la morale, ni en contradiction avec la loi, sont autorisées.» Je vous cite encore l'article 80: «L'enseignement de toute nature est libre dans les limites de la loi, sous la surveillance et le contrôle de l'Etat»; l'article 85: «Tout impôt ne peut être levé et perçu qu'en vertu d'une loi», et l'article 87: «L'enseignement primaire est obligatoire et gratuit pour tous les Turcs et doit se donner dans les écoles de l'Etat.»

Aucun de ceux qui auront étudié cette constitution n'en pourra nier le caractère libéral et démocratique. Il est proprement ridicule de parler d'une dictature. L'autorité du Ghazi est faite de la reconnaissance que le peuple a pour lui. Si c'est une dictature, avouons qu'elle est légitime, voire souhaitable.

Dotée d'une constitution, la République turque avait besoin d'une capitale. Istanbul était devenue excentrique. Le centre, géographiquement désigné, c'était Ankara ou Angora, en plein cœur de la Turquie d'Asie.

La Turquie d'Asie contient d'autres villes importantes. Trébizonde fut jadis le siège d'un fastueux empire, célèbre par la beauté de ses princesses, que vantent nos romans de chevalerie; mais sa position est trop orientale.

Sivas, qui reçut, comme nous l'avons vu, le deuxième Congrès nationaliste, fut le siège des Seldjoucides, c'est-à-dire d'un autre et magnifique empire, florissant jusqu'à l'invasion du prodigieux Tamerlan.

Kayseri, lui aussi, est plein de souvenirs; il vit couronner un empereur de Byzance.

Mais, par sa situation centrale, Ankara s'imposait.

Le site est admirable. Trois hautes roches volcaniques, coupées par deux brèches profondes, se détachent, pour le voyageur arrivant d'Istanbul, sur un fond de montagnes plus hautes et lointaines, bleues ou roses selon le caprice de l'heure et de la lumière. Le professeur allemand Jansen a tracé le plan d'extension sur lequel se poursuit la création nouvelle. Fort heureusement, ce programme qui coupe la ville de deux larges avenues en croix et l'enveloppe d'un boulevard circulaire, a su respecter la ville ancienne.

J'ai donc retrouvé l'Ancyre de mon maître Georges Perrot, cet initiateur dont on reconnaît mieux aujourd'hui la clairvoyance, puisqu'il est un de ceux à qui l'on doit la révélation des Hittites. J'ai retrouvé la Sebaste d'Auguste, les ruines de ces édifices dont Rome pouvait être jalouse, et la célèbre inscription du temple élevé par les Galates en l'honneur de l'empereur. En dépit du soleil brûlant, il faut monter jusqu'à l'Acropole, à travers le bazar où voisinent les cordiers, les chaudronniers, les épiciers, les maraîchers qui vendent le piment couleur de corail ou l'aubergine en camail violet, les jardiniers qui vous offrent la petite fleur rouge dite «la boucle d'oreilles».

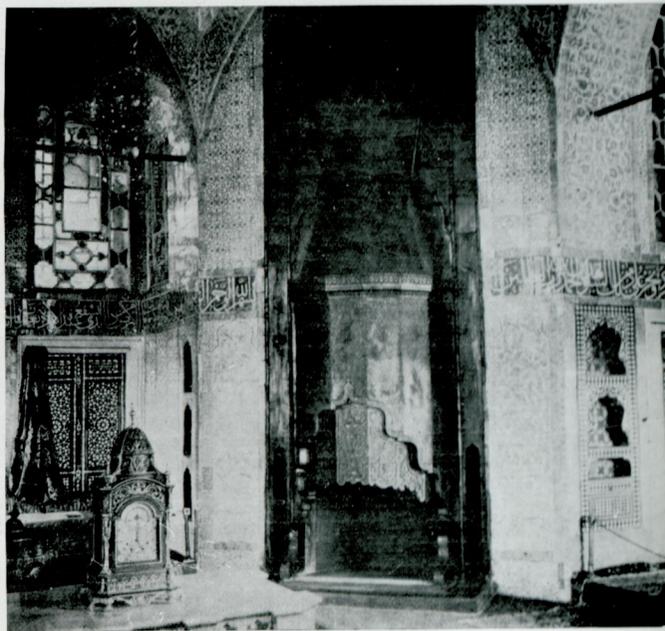
Pour construire les remparts, on a détruit toute une ville; dans les murs, entre les blocs formidables, s'encastrant des chapiteaux, des tambours de colonnes, des statues, des fragments d'architraves, des motifs décoratifs de toute sorte, des inscriptions grecques et latines. On chemine avec peine à travers un chaos de lave ou de granit. Deux lions hittites attendent qu'on les recueille. Disloquée, mutilée, c'est bien la vieille ville turque avec sa couleur chaude et son âcre parfum.

La cité moderne, qui assemble soixante-dix mille habitants, rappelle, par sa rapide croissance, certaines de nos villes marocaines. De larges avenues, pavées ou asphaltées, longent les bâtiments tracés pour les services publics avec un sentiment évident de grandeur. Ankara veut avoir son champ d'aviation et son stade. Elle a déjà sa vaste piscine à l'air libre, qui donne, en pleine Anatolie, l'illusion d'une plage. Sur la magnifique allée qui traverse le quartier neuf, les ambassades étrangères se sont groupées; plusieurs ont voulu conserver leur architecture nationale, ce qui donne à cette région l'aspect d'une exposition universelle. Au sommet de la colline, la villa du Ghazi, œuvre d'un Autrichien, plaît par son bon goût et sa décence aimable. Les parcs, peu à peu, naissent, riches de jeunes arbres et de fleurs; il leur manque seulement un peu d'âge, le charme des jardins que le temps a vieillies.

Dans la grande salle du restaurant de la ville, de ravissantes jeunes femmes devisent au bruit d'un orchestre qui scande le fox-trot, *Du, Schwarzer Zigeuner*. On voit enfin leurs yeux, leurs beaux yeux de turquoise, pareils à ceux des miniatures, et l'on comprend, à les regarder, ce que nous avons perdu, au temps où leurs sœurs aînées demeuraient voilées.

Essayons, maintenant, de comprendre ce qu'a été la réforme entreprise par le Ghazi pour moderniser, pour européaniser son pays. Si nous écoutons Gobineau, l'étude ne serait pas très tentante. C'est lui qui a écrit : «L'Asie est un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent.» Essayons de goûter à ce mets. Ce sera, vous le verrez, sans danger.

Cette nouvelle histoire nous a été contée par M. Paul Gentizon dans un livre intéressant: *Mustapha Kemal ou l'Orient en Marche*. Ayant aboli le califat, le Ghazi supprime les écoles coraniques attachées aux mosquées, c'est-à-dire les médressés, le commissariat du Chariat, l'administration religieuse de l'Evkaf. De même sont fermés les tribunaux religieux qui, fondant leurs sentences sur les préceptes de la loi islamique, n'admettaient pas le témoignage des chrétiens. En somme, ce qui est abandonné, c'est tout le régime théocratique oriental dans lequel l'Église musulmane se confondait



Intérieur du Pavillon de Bagdad au Vieux Séraï

avec l'Etat. Contre ces innovations, les Kurdes se soulevèrent sous la conduite du Chéik Saïd. L'insurrection fut réprimée; quarante-six révoltés furent pendus à la nuit tombante devant la grande mosquée de Diarbekir. Le Chéik Saïd lui-même monta au gibet.

Puis le Ghazi s'attacha à réformer la langue, altérée au cours des siècles sous l'influence du persan et de l'arabe. Il se propose ainsi de supprimer toute différence entre l'idiome des intellectuels et l'idiome du peuple. On change les noms, grecs ou arméniens, de certaines localités. Le programme est toujours le même: renforcer par tous les moyens possibles le sentiment national. San Stefano devient Yéchil-Keuî, le village vert. Les menus des restaurants doivent être écrits en turc. C'est en turc qu'il faut demander les numéros de téléphone ou écrire les adresses des lettres. Dans les écoles, on développe l'enseignement de la langue nationale et souvent, il faut bien le dire, au détriment du français, qui reste cependant employé pour l'enseignement au lycée de Galata Séraï.

Une autre réforme suscita plus de difficultés: ce fut la réforme de la coiffure. Nous abordons le chapitre des chapeaux. Affaire en apparence insignifiante, mais en réalité fort importante. En Turquie, en effet, comme nous l'explique M. Gentizon, la variation de la coiffure permettait de distinguer non seulement la race, la religion, mais aussi la profession. Il y eut, en 1829, une première réforme des couvre-chefs par Mahmoud II; jusqu'à cette date les turbans étaient sévèrement différenciés. «Ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille étaient, nous dit Voltaire, plus imposants aux yeux que les perruques et les justaucorps et plus convenables aux climats froids.»

La coiffure des sultans eux-mêmes varia, selon les temps, depuis le bonnet de feutre couleur de miel jusqu'à la tiare ornée de plumes de héron et de pierres précieuses. Au XVIIIe siècle, le grand vizir porte un turban blanc en forme de pain de sucre coupé en son milieu d'un ruban d'or. Le grand amiral, le capitain pacha en arbore un semblable. Celui du chef des ulémas est une boule de mousseline verte. Les icoglans ou pages du grand seigneur ont droit au brocart doré. On a même soutenu

— je ne sais quelle est la valeur de cette hypothèse — que le casque des janissaires donna l'idée du shako des uhlands prussiens. La couleur noire était assignée aux chrétiens. Les cimetières turcs sont un vrai musée de la coiffure, et il avait fallu inventer des meubles spéciaux pour remiser, à domicile, ces encombrants ornements. Mahmoud II entreprit la lutte contre le turban et le remplaça par le fez, fabriqué au Maroc, mais aussi parfois en France et, spécialement, à Orléans. Le fez était, en somme, une coiffure africaine, et il fut imposé comme un progrès; mais, à son tour, il fut considéré, ainsi que l'avait été le turban, comme le symbole de la nationalité turque; le porteur de chapeau, le *chapkali*, se signalait lui-même au mépris public.

Les Jeunes Turcs avaient choisi une coiffure de transition: un bonnet de fourrure, le *kalpak*; nous le voyons, sur nombre de photographies, porté par Mustapha Kemal et par les républicains. Au printemps de 1925, le gouvernement d'Angora ordonna l'adjonction d'une visière au képi de l'armée. Ce détail peut vous paraître insignifiant; il était grave en réalité car il empêchait le croyant de toucher la terre avec le front pendant la prière (il est vrai que certains soldats tournaient la difficulté en mettant leur képi à l'envers). La garde républicaine d'Angora apparut la première avec le nouveau couvre-chef.

Le 1er septembre 1925, à Kastamouni, Mustapha Kemal se montra coiffé d'un chapeau; il resta tête nue pendant toutes les cérémonies organisées en son honneur. C'était

une nouvelle révolution. Le Gazi la définit dans les termes suivants:

«La tenue internationale des peuples civilisés convient parfaitement à notre nation. Nous chausserons souliers et bottines; nous porterons pantalon, chemise, gilet, faux-col, cravate, veston; nous coifferons un couvre-chef à visière ou, pour parler plus clairement, un chapeau. Nous porterons redingote, jaquette, smoking, frac, et s'il se trouve des gens qui hésitent, je leur dirai qu'ils sont des sots et des ignorants.»

Le Ghazi procéda d'abord progressivement, selon cette méthode que nous l'avons vu constamment appliquer. Il n'imposa le chapeau qu'aux fonctionnaires. Les intellectuels suivirent. Horreur! on vit le préfet d'Istanbul, Emin bey, paraître avec un chapeau haut de forme. La presse railla le fez, ce «cachet rouge digne d'une bouteille de vin». Les repasseurs de fez étaient ruinés, mais les chapeliers faisaient fortune. Les rites de la politesse, du salut étaient modifiés; on prit l'usage de se tenir tête nue dans les mosquées. Le président de l'Assemblée Nationale montait à son fauteuil en habit et se coiffait, à la française, pour marquer la fin de la séance. Le turban était réservé aux prêtres, sur autorisation spéciale. Une loi fut votée par l'Assemblée Nationale, malgré la résistance de Nourettin pacha, un des héros de la guerre d'indépendance. Il y eut des émeutes dans les vilayets orientaux de la Turquie; l'état de siège fut proclamé; à Sivas, un imam fut pendu; il y eut des dizaines de condamnations à mort. Mustapha Kemal, une fois de plus, tint bon: dans son patriotisme unificateur, toujours sous l'empire de la même idée, il ne voulait pas d'une différence d'aspect entre Turcs musulmans et Turcs chrétiens. C'était une réforme symbolique mais essentielle; nous avons tenté de le démontrer.

Nous ne reviendrons pas sur les réformes religieuses et, par exemple, sur la dispersion des derviches, bien qu'elle ait donné lieu à des incidents curieux. Il me paraît plus intéressant de vous indiquer de quelle façon Mustapha Kemal s'attaque maintenant au vêtement féminin, au voile. En 1927 encore, toutes les femmes portent ce voile, le *peçché*, joint au *tchartchaff*, qui recouvre la chevelure; on a même renoncé au *yachmak*, à cette sorte de voilette qui laissait apercevoir les yeux. La mobilisation, en obligeant les femmes à remplacer les hommes au travail, portait un coup fatal à l'antique usage. Peu à peu, elles se dévoilaient, portaient des costumes tailleur. O scandale! on vit le Ghazi emmener, dans des inspections militaires, sa jeune femme, vêtue en amazone et chaussée de bottes à l'écuycère.

D'ailleurs, cette transformation extérieure n'était que la manifestation d'une révolution profonde dans la condition intellectuelle, juridique et sociale de la femme turque. Révolution intellectuelle: elle était admise dans les écoles. J'ai visité dans Ankara un charmant institut professionnel organisé sous la protection d'Ismet pacha. J'ai été reçu là par les plus aimables des institutrices, toutes ferventes des enseignements de Pestalozzi. La femme turque a obtenu les droits civiques. Ainsi que me l'expliquait M. Sadri Maksoudi, professeur à la faculté de droit d'Ankara, non seulement elle est devenue juridiquement l'égal de l'homme, mais elle a même un meilleur statut que la femme française, par exemple pour le droit successoral.

C'est le moment de dire que Mustapha Kemal a donné à la République un code italien, un code de commerce, un code civil, un code de procédure. Le code civil, c'est le code suisse: le code français parut trop archaïque; le code allemand, trop compliqué. Mahmoud Essad bey, ministre de la Justice, a fait précéder les nouveaux textes des déclarations suivantes: «Il n'y a pas de différence essentielle entre les besoins des nations qui appartiennent à la famille des peuples civilisés des temps actuels. Les rapports économiques et sociaux ont fait de l'humanité civilisée un véritable bloc familial.» Le nouveau code fut voté par le Parlement d'Angora en une seule séance (quel exemple!). Par suite, le régime du



Paysage du Bosphore.

mariage a été complètement modifié. Selon le Coran, la polygamie était tolérée; des fillettes de dix ou douze ans étaient admises au harem. Le mariage se faisait par intermédiaire, sans que la fiancée eût vu son fiancé. L'homme pouvait rompre à son gré le lien conjugal, même sans motif. Le nouveau code admet tacitement au moins l'union d'une musulmane avec un non-musulman. Ainsi, tout le statut des femmes turques a été bouleversé. Il faut dire, d'ailleurs, que, dans les élections, elles semblent — comme peut-être les femmes espagnoles — s'être montrées peu reconnaissantes. Mais, Mesdames et Messieurs, si, dans notre dernière réunion, nous avons admiré la hardiesse politique du Ghazi, que dire aujourd'hui de sa hardiesse sociale? Il est bien évident, par exemple, que l'adoption du code suisse, confirmée par la création d'une faculté de droit, a transformé tout le régime de la propriété. On citerait encore bien d'autres réformes.

C'est l'adoption du calendrier grégorien, à partir du 1er janvier 1927. C'est la fin de l'heure à la turque, jusque-là décomptée à partir du soleil couchant. (On raconte qu'un soir de Ramazan le sultan demanda au chef des eunuques: «Quelle heure est-il?» Il n'obtint que cette réponse: «L'heure qu'il plaira à Votre Majesté.») Il y a désormais une heure officielle. C'est l'adoption du recensement et du cadastre. C'est l'adoption de l'alphabet latin suivant une réforme que n'ont encore accomplie ni les Russes ni les Chinois, mais que s'imposèrent les Hongrois, les Polonais, les Allemands. Réforme essentielle: les lettres arabes se transforment suivant leur place dans le mot; elles doivent s'accompagner de points; il y a très peu de voyelles. On ne pouvait transposer un nom étranger en turc sans le mutiler. La lecture et l'écriture, qui doivent être des exercices primaires, ne pouvaient s'enseigner qu'après une certaine culture. La réforme a facilité l'enseignement. On a pu dire que la Turquie possédait une langue parlée qui ne s'écrivait pas et une langue écrite qui ne se parlait pas. Le Ghazi a fait cesser cette anomalie; du même coup, il a permis à ses compatriotes l'usage de la dactylographie et de la sténographie; il a facilité l'imprimerie. Lui-même, il enseignait le nouvel alphabet au tableau noir. La loi qui imposait cette transformation était votée à l'unanimité, et l'on voyait flamber des inscriptions en caractères latins sur les monuments illuminés d'Ankara. Tout le vieux matériel des grammaires et des dictionnaires arabes fut jeté au rebut. Désormais, l'étranger peut lire un nom de rue ou de gare, un horaire, un prix. Une fois de plus, c'était une révolution considérable.

Bien entendu, les créations matérielles accompagnaient ces réformes. En moins de six ans, la nouvelle République a construit plus de mille kilomètres de chemins de fer. Elle a doté le pays de fabriques de sucre, d'allumettes; elle construit ses avions. Elle s'efforce de développer toute une industrie turque; elle a institué un enseignement technique et un Conseil économique. Elle emploie de plus en plus l'électricité. Elle remplace la culture du pavot à opium par celle de la betterave.

Dominant tout cet ensemble, ce qui impose le plus d'admiration, c'est la réforme de l'instruction. Le Ghazi croit à la science, à la raison. Je vous l'ai dit: je me le représente comme un disciple, inconscient peut-être, d'Auguste Comte et de Descartes. Tout pour lui est œuvre d'éducation. Lorsque revient le Ramazan, on aperçoit encore, parmi les inscriptions lumineuses, des préceptes coraniques: «Allah est grand! Allah est miséricordieux!» Mais on lit aussi, on lit surtout: «La souveraineté appartient au peuple», ou: «N'usez pas de l'alcool». Ou: «Versez votre obole pour l'aviation.» Disons-le à cette occasion, l'armée turque demeure une force importante avec ses neuf corps d'armée, ses dix-huit divisions d'infanterie, ses cinq divisions de cavalerie. Avec une population d'environ quatorze millions



Le monument de la République à Istanbul.

d'habitants, elle garde cent quarante mille hommes sous les armes.

Mais autant qu'à son armée la nouvelle Turquie est attachée à ses écoles. Elle a adopté un régime assez semblable au nôtre, laïque, démocratique et national. Elle a l'école unique; l'enseignement secondaire y est gratuit et ouvert au seul mérite. Les Jeunes filles sont instruites suivant le même programme que les jeunes garçons. Le ministère turc, avec ses quatre directions, est organisé comme le nôtre. Une commission permanente d'éducation établit les programmes, choisit les livres et le matériel scolaire. La culture physique et le sport sont tenus en grand honneur. L'université d'Istanbul, entourée de plusieurs établissements d'enseignement supérieur, se trouve placée au sommet de cette hiérarchie spirituelle; je souhaite que la science française y conserve sa place, que la Turquie comprenne notre volonté de collaborer avec elle, sans aucun esprit de domination, et que la France, si elle en est priée, puisse détacher dans ce centre d'importance considérable des hommes de première valeur. Je souhaite aussi, conformément aux accords de Lausanne, que puissent travailler en toute liberté chez nos amis, peut-être au prix d'une adaptation nécessaire, ces maîtres et maîtresses, d'un dévouement si méritoire, laïques et plus souvent congréganistes, qui ont bien servi la France, mais en témoignant aussi un dévouement sincère à la Turquie, alors que l'instruction y était si négligée.

Vous pouvez juger maintenant, Mesdames et Messieurs, de l'importance de l'œuvre immense réalisée par Mustafa Kemal, non par des gestes de dictature, — j'insiste sur ce fait — mais en plein accord avec la Grande Assemblée d'Ankara. Il me reste à vous montrer l'un des aspects les plus séduisants du caractère et de l'œuvre de ce remarquable homme d'Etat. Il a supprimé du passé tout ce qui était décor artificiel: les derviches et leurs dervicheries, les visites aux *turbés*, les *sélamliks*. Mais lui-même instruit, éclairé, passionné et presque fanatique d'histoire, il s'attache à conserver de ce passé tout ce qui a un sens, une valeur.

Or, de ce point de vue, l'Asie Mineure est un merveilleux trésor. Il n'est pas de contrée plus favorable à la recherche du savant, à la promenade spirituelle du di-

lettante. Tout son rivage occidental fut occupé par des colonies grecques et des colonies de la plus grande richesse. Ephèse est un musée rempli des plus beaux souvenirs, et l'on y voit revivre des siècles entiers, depuis l'époque où fut construit ce temple de l'Artémis luxurieuse dont on a fait bien à tort un sanctuaire de la chaste Diane jusqu'aux divers conciles, en passant par ce théâtre où saint Paul prêcha dans des conditions et au milieu d'incidents que l'on reconstitue facilement sur place. Il me souvient d'avoir couché, jadis, dans une baraque près des ruines de la licencieuse Milet. On a retrouvé Priène, patrie du philosophe Bias; Hiéropolis, patrie d'Épictète, est un lieu de magie, le plus curieux du monde, selon Elisée Reclus, avec ses eaux pétrifiantes qui, sur le versant d'une montagne, ont formé des étages de bassins où glissent des eaux diaprées de reflets métalliques. Pergame, la cité du parchemin, accuse encore, sur sa haute colline, son caractère de luxueuse capitale, et les Allemands le savent bien, qui en ont importé, pour l'ériger à Berlin, l'autel où s'inscrivait le combat des dieux et des géants.

La Grèce métropolitaine était pauvre; la Grèce d'Asie, au contraire, accueillait et retenait les grandes fortunes. On s'en rend bien compte au musée des Antiques de Constantinople, plus riche à bien des égards que le musée d'Athènes lui-même. N'est-ce pas là que sont aujourd'hui réunis, grâce à la vigilance de l'illustre Hamdi bey, les tombeaux somptueux où furent ensevelis pendant deux siècles les rois de Sidon et les membres de leurs familles. L'un d'entre eux est si beau, dans son pur marbre pentélique et sous sa décoration sculptée, que la tradition l'a dénommé tombeau d'Alexandre. Nulle part, l'art grec du IV^e siècle, l'art sensible et vivant de Scopas et de son école n'a laissé de chef-d'œuvre plus accompli; architecture, sculpture, peinture même puisque la polychromie primitive a été conservée en partie. Tout concourt à faire du bas-relief où a été figurée la bataille d'Issus un chef-d'œuvre d'un équilibre admirable. Un Renan seul, qui découvrit en Syrie le tombeau d'un autre roi de Sidon, eût été capable de décrire, d'animer cette collection magnifique où se groupent les plus précieux échantillons de l'art depuis les époques les plus archaïques jusqu'à l'époque moderne. La nouvelle Turquie conserve avec soin ces reliques, ainsi qu'elle fait rechercher à Sainte-Sophie, par exemple, les mosaïques byzantines que le fanatisme de certains sultans avait fait disparaître sous le badigeon.

Entre tant de souvenirs, il en est deux que je voudrais isoler, tant ils sont précieux et expressifs. C'est l'Asie Mineure qui conserve les ruines de Troie. Pour se rendre sur ce site bien cher à tout être cultivé, la route n'est pas très facile. Il faut descendre à Tchanak, sur les Dardanelles, traverser quelques villages aussi abîmés que nos villages du front, longer la rase à la fois si splendide et si tragique, traverser le Simoïs, où des femmes lavent leur linge, gravir quelques groupes et atteindre les chaumes du hameau d'Hissarlik. C'est là que, jadis, Schliemann a fait ses fouilles aussi importantes que celles de Mycènes; M. Dörpfeld a repris son œuvre en prétendant la corriger. Ce qui est certain, c'est que, sur un étroit espace, sur une butte d'où l'on aperçoit l'entrée des Dardanelles et le monument dédié aux Alliés de 1915, des villes successives se sont superposées; on en compte neuf depuis la ville romaine, qu'exploire, aujourd'hui encore, une mission américaine, jusqu'aux installations primitives de l'âge de la pierre polie. Vingt-cinq siècles ont laissé des souvenirs sur cet emplacement et le Musée de Constantinople conserve, ain-

si que le Musée de Berlin, des bijoux, des objets mobiliers retrouvés sous la terre.

Ici, le mystère commence. Pour Dörpfeld rectifiant Schliemann, la Troie homérique, la Troie de l'âge du bronze, la Troie qui prospérait entre l'an 1500 et l'an 1000, est la sixième de ces villes, à partir de l'établissement le plus ancien. En tout cas, on distingue nettement un vaste plan incliné, dallé de larges pierres, qui donnait accès à l'intérieur, et un mur, un mur aux belles assises, flanqué de tours, et que la tradition représente comme le mur de *L'Iliade*. On imagine l'émotion du visiteur qui touche ce mur de la main et pense passer par la porte Dardanéenne. Par malheur, les polémiques des savants troublent notre émotion. Selon certains archéologues français, comme M. Charles Vellay, la butte d'Hissarlik serait trop petite pour avoir supporté tant d'histoire. On hésite; l'esprit demeure en suspens. C'est bien là cependant que les Romains ont érigé leur ville nouvelle; c'est bien de là que l'on pouvait surveiller le détroit. Il faut souhaiter que de nouveaux chercheurs se laissent gagner ce mur de la hantise qui nous a possédé nous-même et qu'une mission décisive, dont le champ d'action ne serait pas d'ailleurs bien étendu, nous dise un jour avec précision en quel lieu César vint rêver pour retrouver les scènes de cette *Iliade* qui a joué dans l'histoire de la culture humaine un rôle si prestigieux.

L'Asie Mineure enferme encore un autre mystère, plus lointain, non moins secret. Il y a un certain nombre d'années, un explorateur lyonnais, M. Cantre, signalait à la curiosité des chercheurs un peuple auquel nous devrions la première des langues indo-européennes connues, les Hittites. Aujourd'hui, l'on commence à déchiffrer leurs hiéroglyphes. Ce peuple était sûrement aryen, non sémitique. Venu on ne sait d'où, il exerça son influence au XIII^e siècle avant l'ère, occupa les bords de la mer Noire, plaça sa capitale à Boghas-Keui, dans la boucle du fleuve Halis, s'étendit vers le sud jusqu'aux confins d'Alep. Ce peuple guerrier et semi-barbare subit la civilisation babylonienne, mais fut détruit, semble-t-il, par le militarisme assyrien. On le recherche aujourd'hui un peu partout en Asie Mineure, mais spécialement à Boghas-Keui et à Malatia; dans ce dernier site, c'est notre savant compatriote M. Delaporte qui dirige les fouilles. La Turquie d'Asie est déjà, elle demeurera le centre de cette science hittite qui semble nous réserver pour l'avenir bien des surprises. Les Américains ont fait dans Alisar de bien étonnantes découvertes.

La jeune République montre pour ces travaux anciens l'intérêt le plus intelligent. Elle a déjà ses propres archéologues. Le Ghazi vient lui-même visiter les chantiers. C'est que, dans sa pensée, les Turcs modernes se rattachent à ces Hittites qui, peu à peu, émergent de l'ombre du passé. Ainsi, dans un esprit si vaste se re-joignent et se concilient avec les soucis du présent et de l'avenir la curiosité de l'autrefois. Par son goût de la science comme par son ardeur pour le progrès, la jeune Turquie s'incorpore à l'Europe, et rien ne lui manque désormais pour que notre sympathie puisse saluer en elle un des foyers les plus ardents de la civilisation actuelle. Et cette incontestable vérité, je souhaite que la France soit la première à la comprendre, afin qu'entre la Turquie nouvelle et notre pays se renouent des relations d'amitié aussi loyales, aussi sûres que celles dont notre histoire conserve le souvenir. Une grande espérance a surgi sur l'Orient; sachons la saluer, l'accueillir. Et ce sera tout profit non seulement pour nous-mêmes, mais pour la paix du monde.

ÉDOUARD HERRIOT

Leila, Fille de Gomorrhe.

Yakup Kadri Bey est l'un des romanciers les plus connus de la Turquie. Une particularité de sa personnalité réside dans le fait que, enfant d'un pays en évolution constante, il suit dans ses romans les phases successives de cette évolution et garde ainsi une personnalité toujours fraîche.

Il a dépeint la société et l'homme du temps d'Abdul-Hamid dans Nur-Baba [1], ceux de la «Constitution» dans La Nuit du jugement, de l'armistice dans Sodome et Gomorrhe, de la guerre de l'Indépendance dans Yaban, et dans son dernier ouvrage, Ankara, ceux de la Turquie de la Révolution. Il faut ne pas oublier que ces sociétés, ces hommes sont profondément différents les uns des autres, ce qui s'explique d'ailleurs par le dynamisme de l'évolution de la vie de la nation turque.

La page que nous reproduisons ci-bas est extraite de Leila, fille de Gomorrhe, qui est la traduction française de Sodome et Gomorrhe [2].

La caractéristique de ce roman réside dans l'analyse et le jugement impitoyables auxquels l'auteur soumet la société et l'homme occidentaux, qui ne nous avaient jusque-là inspiré que des sentiments d'admiration. De la sorte, un homme de cette Turquie, toujours mal connue et mal étudiée par les Européens, renverse pour la première fois les rôles et rompt l'enchantement du «mythe» européen.

«Afïoum-Kara-Hissar a été repris. Le gros des forces ennemies a été détruit à Doumlou-Pounar. Nous avançons dans la direction d'Ouchak.

Dans un silence ému, dans un recueillement angoissé, des rumeurs circulent. Fantastiques et vagues, elles se précèdent de jour en jour et leur persistance finit par ébranler les sceptiques.

Istanbul depuis des siècles a perdu jusqu'à la faculté de croire au triomphe des siens. Au cours de la longue décadence ottomane, il n'a plus aussi loin qu'il remonte dans son histoire, que le souvenir pesant d'une suite ininterrompue de défaites. Et pourtant aujourd'hui la victoire, que les officiels persistent à cacher, se devine déjà dans toutes les conversations, se lit dans tous les yeux. Mais ce n'est pas un réveil du passé mort. Non, la dynastie a bien vécu. C'est une nation nouvelle et jeune qui, dans le rude effort de la gestation, vient d'affirmer son droit à la vie, là-bas, au cœur de l'Anatolie. Elle n'a plus rien de commun avec le pâle fantôme qui tremble derrière les grilles de bois de son palais, avec les oiseaux de nuit rapaces qui tournoient encore dans un vol éperdu au milieu des ruines de ce qui fut la *Sublime Porte*. Comme le grondement d'une secousse sismique, l'oreille collée au sol peut percevoir déjà le bruit des bataillons en marche. Les événements se précipitent. On n'a plus le temps de s'interroger. Les Turcs at-

teignent déjà Cassaba. Comment serait-il possible qu'en dix jours, ils soient arrivés jusqu'aux portes d'Izmir? Dans sa stupeur, Nejdet croyait vivre un rêve. Mais c'était un rêve si beau, d'une douceur si divine, qu'il eût préféré désormais mourir que s'en arracher. Si l'on croit difficilement aux grands malheurs, un grand bonheur et une joie trop vive deviennent un aspect de la souffrance. C'est ainsi qu'on peut voir des hommes pleurer comme des enfants dans les rues, des vieillards mourir subitement en apprenant l'entrée des troupes d'Anatolie à Izmir.

A cet enthousiasme débordant de toute une population, un contraste saisissant opposait l'accablement de ceux qui avaient lié leur sort à la domination des maîtres d'hier; ils se sentaient confusément comme retranchés de la vie, inconnue pour eux, dont ils entendaient, interdits et inquiets, les premières manifestations. Ils allaient devant eux, silencieux et mornes, sans regarder personne et comme s'ils avaient craint d'être reconnus. D'autres s'étaient prudemment éclipsés et nul n'aurait pu dire où ils se terraient.

Nombreuses étaient, parmi les écervelées les plus séduisantes de Chiehli et de Nichantache, qui avaient fait si bon marché de leur honneur sous les caresses des étrangers, celles qui avaient ressorti hâtivement l'ample tcharchaf des vieilles grand-mères pour s'en voiler hermétiquement le visage comme si elles redoutaient d'afficher désormais leur impudeur. Le moindre bruit, un simple rumeur, donnait à tous ces déracinés des battements de cœur et des sueurs froides. On eût dit qu'ils étaient soudain saisis de frayeur à l'approche d'un châtimement qu'ils pressentaient terrible.

Quant aux brillants officiers de l'Entente, encore hier arrogants et redoutés, ils étaient devenus tout à coup comme des prisonniers démoralisés dans une ville hostile. Leurs uniformes semblaient avoir perdu leur élégance conquérante et les klaksons de leurs autos ne dominaient plus de leurs appels métalliques le bruit de la rue. On les devinait préoccupés et inquiets, non pas tant peut-être pour leur vie que pour des fortunes hâtives facilement édifiées par l'attribution complaisante de biens arbitrairement enlevés à leurs propriétaires, par le trafic des passeports et des certificats de nationalité et autres opérations plus ou moins avouables. Sans doute ces tripotages n'avaient-ils été pratiqués que par la tourbe de l'occupation. Ils n'en suffisaient pas moins à appesantir encore l'atmosphère de malaise et d'incertitude qui enveloppait, indistinctement avec les accapareurs et les mercantis, ceux-là dont l'honnêteté était toujours demeurée à l'abri des soupçons.

Dans cette agitation fébrile et incohérente qui l'entourait, le capitaine Jackson Read fut un des rares à conserver jusqu'au bout, dans une réserve digne, son calme et sa maîtrise de lui-même. Comme tout bon Anglais, il considérait d'ailleurs qu'il ne pouvait rien arriver qui ne fût conforme à la politique et à la volonté de son pays. Ce n'était pas seulement l'histoire de la Grande-Bretagne, vierge depuis des siècles de toute humiliation qui l'ançrait dans cette assurance orgueilleuse, mais aussi une sorte de mépris pour les manifestations de joie de la population turque auxquelles il assistait en ce moment.

[1] Traduit en ukrainien.

[2] Chez E. Figuière, Paris.

Pourquoi ce délire? Après tout que s'était-il donc passé qui fût de nature à modifier la carte du monde? Est-ce qu'on avait touché aux Indes, à l'Égypte, à la Palestine ou à l'Irak? Est-ce qu'on avait menacé sur les mers la domination de la flotte britannique? Est-ce que, comme un torrent abondant, ne continuaient pas à affleurer toujours de tous les coins du monde vers la grande métropole les matières premières et les richesses nécessaires à la satisfaction de ses habitants? Mais alors, tan dis que ses compatriotes continuaient à savourer dans leur linge de soie en buvant leur whisky et en mangeant leurs cakes, la douceur du bien-être, pourquoi lui, Jackson Read, se trouvait-il ici soudain exposé aux privations, aux difficultés et peut-être aux affronts? Les lois qui protégeaient les siens ne s'étendaient-elles donc plus au territoire sur lequel il se trouvait? Allons donc, qui aurait pu oser porter atteinte à sa dignité, lever la main sur lui ou menacer sa vie? Un jour, que Marlow l'avait trouvé nonchalamment allongé dans son fauteuil et fumant paisiblement sa pipe et qu'il s'était étonné d'une indifférence qui commençait à lui paraître de l'inconscience, le capitaine avait eu une sourire de pitié.

— Mon cher George, vous vous faites vraiment bien du mauvais sang pour rien. Il y a quelque vingt ans, me suis-je laissé raconter, un explorateur français tomba avec ses compagnons aux mains de je ne sais quels sauvages dont la tribu n'avait jamais vu encore de blancs. Conduits devant le chef, ils furent interrogés. Sans pitié, on les fit égorger. Mais quand on arriva au dernier et qu'à la question qui lui était posée il put faire comprendre qu'il était Anglais, personne n'osa le toucher et on lui laissa sa liberté, car la puissance de l'Angleterre avait porté la crainte et le respect jusque chez ces anthropophages. Sans doute n'est-ce là qu'une anecdote, mais elle m'a toujours beaucoup frappé et je la trouve aujourd'hui d'une singulière actualité.

— Décidément, mon pauvre ami, je crois que vous êtes atteint de la dangereuse maladie qui règne dans notre île. Rien n'existe en dehors de vous. Vous vous imaginez qu'il n'est pas d'autre pays dans le monde que la Grande-Bretagne. Jusqu'à la guerre, l'Allemagne elle-même vous était apparue comme une puissance secondaire qu'un mot suffisait à soumettre à votre loi. Il a fallu les zeppelins et les bombardements de Londres pour vous donner le sens de la réalité. Nous allons retomber aujourd'hui dans les mêmes fautes. Nous devrions pourtant tout de même profiter de l'expérience. Depuis quatre ans, grâce à des rapports faux et ridicules nous avons disposé de l'avenir du Proche Orient au gré de notre fantaisie et encore en ce moment nous nous refusons à admettre la force avec laquelle il nous faudra pourtant composer demain. Dites-moi, je vous prie, où est cette armée hellénique de deux cent mille hommes que nous nous sommes appliqués si consciencieusement à pourvoir de tous les moyens les plus perfectionnés? Au contact de qui s'est-elle effondrée en quelques jours? Il nous faut tout de même bien admettre qu'elle s'est rencontrée avec quelque chose et que ce quelque chose nous ne l'avions pas fait entrer dans nos plans. Ainsi donc, quoique vous en puissiez dire, pour une fois au moins, nous avons donné des ordres qui n'ont pas été exécutés. Autrement dit, nous avons reçu un magistral coup de pied qui nous a réveillés de notre abstraction. C'est de cette faillite scandaleuse dans le domaine politique et militaire que l'on rit maintenant autour de nous. Et ce qui est plus grave, ne l'oubliez pas, c'est que cette déconvenue nous arrive en Orient et que le sortilège britannique qui avait si bien agi dans votre anecdote de tout à l'heure risque fort à présent d'être usé. Croyez-moi, nous n'avons plus personne à étonner ici et si les gamins ne nous jettent pas des pierres dans les rues, ce n'est pas à cause de notre qualité d'Anglais comme vous le pensez à tort, mais bien plutôt, j'en suis sûr, à cause de la correction de notre tenue.

— Alors, d'après vous, que conviendrait-il de faire?

— Mais de ficher le camp d'ici où nous n'avons plus rien à entreprendre, du moins pour l'instant.

— Je vous concède que je quitterai cette ville bien volontiers dès qu'il le faudra. Si, comme vous le prétendez, le prestige de l'Angleterre a disparu en Orient, le charme de cette contrée a d'autre part totalement cessé de me pénétrer. Mais sur ce point, vous ne serez sans doute pas de mon avis, mon cher George?

— Qui sait? Je vous avouerai que je n'ai pas encore eu le temps de faire le bilan de mes impressions, mais je ne sais pas si en fin de compte, j'ai vraiment connu ici des plaisirs nouveaux. Allez, je ne suis pas loin de croire que l'Orient m'a également déçu.

Il se tut un instant puis il reprit:

— L'Orient aux yeux ardents n'est ni plus sensuel ni plus passionné que l'homme du Nord aux yeux bleus et froids. Je trouve même que ce dernier est plus subtil dans le plaisir. L'oriental est comme un enfant, c'est-à-dire candide, innocent et par conséquent insipide. Et pourtant, j'ai expérimenté des gens qui passent ici pour experts. Eh bien, croyez-moi, j'ai dû leur enseigner des raffinements du vice et des secrets de la volupté dont ils n'avaient même pas entendu le premier mot. En somme je partirai ayant beaucoup donné, n'ayant presque rien reçu. Décidément, je crois que dans tous les domaines, cette occupation aura été pour nous une opération bien déficitaire.

Il s'arrêta et laissant tomber sur Jackson Read un regard profond, il rectifia avec une certaine vivacité:

— Je ne parle pas pour vous, mon cher Gérald, car vous au moins vous avez été aimé.

A ces mots, Jackson Read eut un geste fatigué de protestation.

— Où sont-elles aujourd'hui, celle qui dites-vous, m'ont aimé? Toutes évanouies comme des fantômes. Voyez-vous, c'est encore un mirage de l'Orient auquel nous nous sommes laissés prendre. Tenez, j'étais passé l'autre jour chez les Sami pour demander des nouvelles de Leïla. Eh bien, je vous prie de croire qu'on m'a fait à la porte l'accueil qu'on réserve d'habitude à un créancier importun et pourtant j'ai appris par la suite que la petite était chez elle.

— Comment, Leïla était de retour?

— Elle venait justement de rentrer depuis trois jours. D'ailleurs, je n'ai pas à m'étonner de cette attitude. Elle a été celle de tous mes amis. Au début, je ne vous cacherais pas que j'en ai été péniblement impressionné; maintenant je n'y vois plus qu'une discourtoisie vulgaire qui ne mérite que le mépris. Celui qui n'estime un homme qu'autant que dure son succès n'est pas un gentleman. Il faut croire sans doute qu'il n'y en avait pas parmi les Turcs.

— Ne généralisez pas le résultat de vos observations. Le milieu dans lequel vous avez vécu à Istanbul n'était pas à proprement parler un milieu turc. Vous n'avez fréquenté que des déracinés qui, au fond, ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils étaient. Tous ces gens, du genre de Madame Jimson qui, d'après mes informations, fait maintenant des pieds et des mains pour qu'on lui reconnaisse la nationalité turque, sont de véritables déchets sociaux. On peut en trouver dans tous les pays, — ici peut-être encore plus qu'ailleurs, — mais vous auriez tort, je crois, de juger d'après eux le caractère des Turcs. Je m'aperçois aujourd'hui qu'après les avoir combattus trois ans entiers et avoir occupé un grand nombre de leurs villes, nous en irons sans même les avoir connus et je ne puis m'empêcher d'en sourire en pensant à l'organisation si remarquable de notre Intelligence Service qui prétend savoir toutes choses ici-bas.

Jackson Read eut un long bâillement.

— Je suis las de toutes ces discussions sociologiques. Que les Turcs soient ainsi ou autrement, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse? Pour moi, la question

turque est une affaire provisoirement classée. Il est temps que nous passions à autre chose.

Pour la première fois peut-être Marlow sentait avec autant de netteté la différence de race qui le séparait de son camarade. En face de l'Anglais buté, l'Irlandais, théoricien loquace, se trouvait enclin à l'analyse, sans doute plus que de raison. Pourtant c'était lui qui était dans le vrai; c'est seulement à son entendement de Celte qu'il était donné de découvrir les erreurs commises et d'en tirer les conséquences logiques, tandis qu'à l'encontre de tous les événements, l'Anglais demeurait inébranlable, impassible et fermé.

Lorsque Marlow l'eut quitté, Jackson Read s'assit à son bureau pour écrire à sa mère, comme il en avait l'habitude, sa lettre hebdomadaire. Avec une parfaite indifférence, comme s'il s'agissait de dévénements auxquels il n'avait pas été mêlé, il fit avec humour un long exposé de la situation présente.

«...Les Turcs ont, paraît-il, fini par se décider à régler eux-mêmes leurs affaires. Il est vrai qu'ils ont eu pour cela recours à une méthode quelque peu impitoyable. Mais enfin, ils ont tout de même fait quelque chose quand cela ne serait que de nous avoir délivrés d'une attente trop longue et qui commençait à devenir désagréable. A cet égard, nous devons donc leur être reconnaissants, bien qu'ils aient sérieusement malmené nos amis hellènes. J'ignore ce que l'Angleterre pensera en présence des nouveaux événements, ni quelle attitude elle entendra adopter. En ce qui me concerne, je crois que la raison veut que nous tendions désormais à vivre en bons termes avec les Turcs et que vous ferez œuvre utile en vous appliquant à répandre autour de vous ce point de vue. Je ne veux pas dire par là que nous devons éprouver une sympathie quelconque à leur endroit, mais simplement que, lorsqu'on ne parvient pas à avoir rason à coup de fouet, il faut changer de tactique et recourir à la caresse qui apprivoise. Je suis devenu un peu diplomate grâce à mon séjour ici. A force de connaître toutes sortes de gens, j'ai fini par me faire certaines idées sur la politique mondiale. J'envisagerai peut-être même, à mon retour, de changer de carrière et d'entrer au Foreign Office, car nul ne me ferait crédit si je faisais part de mes observations sous l'unifor-

me que je porte. J'ai pu constater notamment que j'avais une influence sur les femmes et si j'en crois un ouvrage que j'ai lu il y a quelque dix ans, cette influence pourrait me garantir le succès dans la diplomatie. Qui donc ignore, en effet, que c'est par les femmes que le petit Disraeli est devenu le grand Beaconsfield? Ne vous affligez pas, chère mère, de l'opinion que j'exprime ici. Je puis vous affirmer sur l'honneur que je n'ai jamais abusé de la séduction que j'étais à même d'exercer et que j'ai gardé mon cœur pur comme un diamant pour la compagne que vous me choisirez un jour. D'ailleurs les femmes d'ici ne sont que de petits animaux sensuels. S'il m'est arrivé de me plaire parfois dans leur société, cela n'a jamais été qu'un caprice passager. Vous rappelez-vous ce perroquet multicolore que vous aimiez tant? Eh bien, elles m'y ont fait songer souvent; elles ne sont en somme que des perruches qui ont appris quelques mots d'anglais et de français dont elles ignorent le sens et qu'elles répètent avec une volubilité déconcertante derrière leurs grillages de bois encore à moitié fermés. C'est un gazouillis original qui vous paraît charmant au premier abord, mais au bout d'un jour il devient insipide.

«Je ne crois pas que je pourrais vous rapporter une chatte d'Angora, au poil long et au maintien grave, comme vous m'en aviez exprimé le désir. C'est d'ailleurs sans aucun butin que votre fils reviendra après ce long séjour en Orient. L'histoire n'est qu'un éternel recommencement. Je connais à mon tour, la triste fin de ceux qui, il y a quelque neuf cents ans, ont passé par les chemins que nous avons parcourus, à la poursuite des mêmes buts. Et comme eux sans doute, je reviendrai extraordinairement fatigué, déçu, et les mains vides. A quoi aura servi cette longue occupation dans un pays vaincu? Nous allons en partir, abandonnant dans les tourbillons bleus du Bosphore quelques-unes des années les plus belles de notre jeunesse et aussi plusieurs millions de livres sterling. Je me console à la pensée que les Français, qui sont plus économes que nous, ont sombré dans la même aventure. Nous nous en retournerons en nous regardant en cours de route avec un peu d'ironie et ce sera sans doute la seule distraction de ce voyage monotone...»